

Denis FERRIER

Extrait

# La valse des elfes

Roman

© Denis FERRIER – 2013 / 2014

La différence est une beauté qu'il faut apprendre à voir...

**Ingrid NAOUR**

A mes filles, Leïla et Ilyana, sans qui je ne serais rien...

Au numéro 25 de la rue Mendès France, un petit immeuble se dresse sur quatre étages. D'un aspect terne, cet édifice est noirci par une intense pollution citadine. Le temps passant, son état de vétusté s'est considérablement avancé. La toiture est confectionnée de longues feuilles de zinc où se révèlent quelques brèches de rouille. Naturellement, l'eau s'infiltré dans les coursives lors des jours de grande pluie. Sur la façade, le crépi se détache à de multiples endroits dévoilant diverses briques altérées par un quart de siècle d'existence. On dénombre huit fenêtres donnant sur les cuisines, toutes identiques les unes aux autres. À chaque mouvement de la porte d'entrée principale, un grincement strident émane des charnières.

Les deux appartements constituant le dernier palier sont dans un état de dégradation avancé. Les infiltrations régulières et le manque d'aération provoquent la prolifération de champignons entre les lattes du parquet. Une légère odeur de moisissure se diffuse de manière constante. Par voie de conséquence, l'étage reste inaccessible. Des rubans adhésifs au motif *ne pas franchir* sont disposés de part et d'autre du couloir, semblable à une scène de crime.

Léon Corniveau est un piètre propriétaire. Le travail ne lui a jamais abîmé les mains. Les seules fois où il courbe le dos, c'est pour nouer les lacets de ses chaussures. Aujourd'hui, le problème est résolu. Il ne porte que des mocassins, et sans lacets. Il a grandi à l'abri du besoin, sans avoir à se soucier du lendemain. Cela étant, il ne souhaite pas réhabiliter le capital familial, héritage d'une grande tante. Son objectif est de détruire tous ses logements, d'orchestrer l'effondrement tel un cyclone sur un château de cartes. En guise de renaissance royale, il souhaite bâtir une supérette dotée d'un parc de stationnement en sous-

sol. La rentabilité est plus intéressante. Mais pour cela, il faut de l'argent. Malgré les nombreuses démarches et négociations effectuées auprès des organismes bancaires et de la mairie, il n'obtient aucune aide, ni subvention.

Cela ne l'empêche pas de rêver.

- Je gagnerais encore plus, et très facilement si c'était un supermarché ! Pense-t-il, lors de son passage en fin de mois pour collecter les loyers.

Au rez-de-chaussée, à gauche de l'entrée, vit une jeune étudiante en lettre moderne - Sarah Lemarchan. Sa passion, la littérature. Elle possède tant d'ouvrages que les seuls mobiliers qui constituent son appartement sont un lit, un réfrigérateur et un four à micro-ondes. Une colossale armoire normande héritée de sa grand-mère étouffe son petit salon. Dans l'imposant meuble, elle entasse tout ce qui ne ressemble pas à un livre. Difficile de se frayer un chemin parmi ces colonnes dressées vers le ciel, néanmoins, chancelantes au moindre mouvement. Rien n'est plus satisfaisant que d'être nue sur le lit, un rayon de soleil chauffant sa peau laiteuse parsemée de petites taches de rousseur. Sans oublier, un recueil à la main.

- Je n'ai pas besoin de plus ! Confit-elle, avec un sourire à l'un des vendeurs de la librairie Gaultier au coin de la rue des Pruniers.

À droite de l'entrée vit Albert, un communiste dans l'âme. D'ailleurs, au mur de son salon domine fièrement une bannière où il est inscrit : « *Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! - Manifeste du Parti Communiste de 1848* ».

- C'était une autre époque ! Pense-t-il.

Il n'a guère de souvenir quant à l'année d'adhésion au mouvement, sa carte n'est plus que lambeaux. Ce qui est exact, le parti est, et restera son seul leitmotiv. Manifestations, tracts, discours, réunions, élections, constituent quatre-vingt-dix pour-cent de ses occupations. Il n'a pas de temps pour autre chose. Et, attention si l'envie de parler de politique vous prend, les colères d'Albert ne sont pas de tout repos.

Et l'amour me direz-vous ? Il en garde un mauvais souvenir. Juliette, sa femme, le trompait. De plus, son amant était de droite ! Un pauvre type de l'imprimerie des Quatre-chemins. Il ne s'est jamais remis de cette rupture. Périodiquement, il regarde l'unique photo flétrie par le temps, rangée soigneusement dans l'un des revers de son portefeuille. La scène est simple, reflet de leur union. Ils sont enlacés au bord d'un cours d'eau lors d'une escapade dominicale. La mention *juillet 64* est notée au stylo à bille bleu. Malheureusement, il ne peut cacher les quelques larmes de douleur perlées sur ses joues lorsqu'il contemple ce cliché. Ce sont les meilleures années, mais il faut tourner la page.

- Pourtant, si elle revenait, je lui ferais une place ! Songe-t-il, douloureusement.

C'est quelqu'un de bien Albert.

Premier étage, au-dessus de l'appartement de Sarah, on trouve Eloïse Bourgoïn. Cette personne est à l'origine de toutes les indiscretions et ragots du quartier, et ce, jusqu'au square des Tourelles !

Elle est l'ancienne comptable des Morisson, un cabinet d'avocats. Ils ont défrayé la chronique en défendant l'ancien Premier ministre lors de sa mise en examen pour corruption et blanchiment d'argent. Une affaire qui a duré quatre ans, où, révélations et anecdotes nourrissaient le quotidien de cette femme. Depuis cette époque, elle ressent la mission divine de tout connaître, jusqu'au plus petit commérage. Certains disent qu'elle constitue des dossiers, d'autres racontent qu'elle dénonce à tour de bras. Pour autant, rien n'a jamais été prouvé. Néanmoins, il y a une chose qu'elle ne sait toujours pas ! Pourquoi les hommes de sa vie ne sont-ils jamais restés auprès d'elle ? Pas un seul de ses amants ne lui a fait un enfant. La douleur de son existence. En attendant, ce trop-plein d'amour, elle le donne à ses chats. Surtout caramel, son persan âgé de 7 ans.

Sa mission comble activement ses journées.

- Ce n'est pas de tout repos, il faut avoir l'oreille partout. Quelquefois, j'en souffre !

De l'autre côté du palier, un appartement tout juste vacant. Il était occupé par un couple venu d'un petit village africain. Ils ont eu beaucoup de difficultés pour s'adapter au pays, aux coutumes, et au climat. A priori, ils ne connaissaient personne dans cette ville. Intégration quasi-impossible. Dans ce quartier, on dit : « *Aucune connaissance, point de résidence...* ». Cet adage leur a été fatal.

Cela étant, moins d'un an depuis leur emménagement, le mal du pays n'était plus supportable. Ils sont retournés sur les terres de leurs ancêtres. Des personnes très discrètes.

- Trop discret ? S'interroge Eloïse Bourgoïn. Moi, on ne me retirera pas de l'idée que ça cache quelque chose ! Dit-elle, en plissant les yeux fortement dans l'embrasure de sa porte d'entrée.

Au second, de part et d'autre du palier, vivent deux couples d'une trentaine d'années. Pas grand-chose à dire, mis à part qu'ils passent plus de temps dans le couloir qui sépare les deux appartements. Toujours à s'échanger musiques, films, et nourritures.

Au troisième, à gauche, le logement est employé par Léon Corniveau. Habituellement, il l'utilise comme bureau. On ignore, toutefois, ce qu'il contient.

Enfin, à droite, la porte de Marie Blondel. Une petite femme non dépourvue de charme et d'élégance. Toujours apprêtée avec beaucoup de soin et d'attention. Elle vit seule depuis de longues années. Marie est âgée de soixante-quinze printemps. Pourtant, le temps donne l'impression de glisser sur elle. Dans le quartier, les habitants l'ont surnommé *sourire*. Il n'y a pas un jour, ni une heure où sa gaieté ne s'efface de son visage aux traits fins. Elle prend toujours le temps de parler avec vous, et de passer sa main dans les cheveux d'un petit bout de chou jouant au square. Elle écoute le vent traverser la cime des arbres avant de caresser sa chevelure blanche. Elle aime plaisanter avec les commerçants de la rue. Cependant, un endroit lui tient à cœur. La cordonnerie de Grégoire au numéro 16 de la rue Verdi. Non pour cette personne sans importance à ses yeux puisqu'il est dénué de tout bon sens. Mais pour Max, son employé bien docile. Le jeune homme aime quand Marie pense à lui. Quand chaque jour, elle prend le temps de lui rendre visite. Elle apporte très souvent un sac de

gâteries qu'elle a préparé la veille au soir. La collation matinale est très attendue par le jeune homme. Toutes ces petites attentions quotidiennes illuminent sa vie de mille étoiles.

Max n'a pas eu beaucoup de chance depuis son premier cri à la clinique Pasteur, il y a 22 ans. On ne peut pas dire que les fées se soient penchées sur son berceau. Ce jour-là, elles devaient faire grève. Éventuellement, elles manifestaient peut-être avec Albert ! Toujours est-il qu'abandonné dès sa naissance et confié à Grégoire, le meilleur ami de sa mère, il a passé sa jeune existence au milieu de ce fatras. Celui qui constitue la boutique de cordonnerie, où s'agglutinent vieux cuirs défraîchis, pointes, clous, et colle nauséabonde. Le seul fait de l'avoir élevé laisse penser qu'il serait son père, pourtant, c'est faux. Ce n'est pas plus mal. Quant à sa mère, il n'a jamais eu de nouvelle de sa part. Le jeune homme a pour philosophie : « *C'est comme cela, c'est la vie !* ». Une triste vie.

Toutefois, il ne veut pas en savoir davantage.

Il aime s'asseoir avec Marie au pied du mémorial de la Seconde Guerre mondiale. Une imposante construction en marbre où il fait bon se poser et flâner. Ensemble, ils partagent un secret, celui de déguster un cornet de glace à la pistache. Laisser la crème glacée fondre lentement, avant de passer sa langue tel un chaton qui déguste passionnément un bol de lait. Un délice...

Secrètement, il aimerait qu'elle soit sa mère adoptive. Nul doute que ce sentiment soit partagé, malheureusement, il n'a jamais été exprimé. Par-dessus tout, bien sûr après l'amour qu'il porte à Marie, il

apprécie la musique. Le jeune homme est persuadé qu'il deviendra célèbre. Enfin, le jour où il pourra tenir un instrument entre ses doigts.

Cela dit, j'oublie le plus important...

Il s'appelle Max Joubert. Il a 22 ans.

Il est trisomique.

En ce beau matin de juin, Marie passe à la boutique pour lui déposer un baiser comme effectuerait une mère lors du réveil de son nourrisson. Pour ce genre d'attention, elle fait preuve de régularité. Cependant, l'absence du jeune homme se fait cruellement ressentir. Grégoire lustre des escarpins, tout en écoutant la radio. Dans un premier temps, il ne remarque pas la présence de Marie sur le seuil de la porte.

- Bonjour Grégoire ! Dit-elle, en le cherchant du regard.

Pour toute réponse, elle se contente d'un vulgaire signe de la main. L'accueil est glacial.

- Max n'est pas là ce matin ?

Il ne répond pas. Alors, l'allure ferme et rapide, elle se dirige vers le transistor pour en baisser le volume bien trop fort.

- Max n'est pas là ce matin ? Répète-t-elle, pour la seconde fois.

Il ne cache nullement son air agacé. Il se retourne, et prend appui sur son établi en s'essuyant les mains avec un vieux chiffon.

- NON ! Et puis, vous lui voulez quoi au gamin ?

L'éternelle dureté de cet homme, glace les os de Marie. Une personnalité avide de pouvoir, et d'un grand narcissisme.

- Dites-lui que je suis passée.

Timidement, elle s'écarte un peu plus de lui.

- Bla bla bla, rétorque-t-il. Foutez-lui la paix, déjà qu'il ne branle rien de ses journées !

Elle comprend que sa présence n'est pas appréciée. Chercher à discerner les réactions de cet homme sont risquées. Aucun doute, il se vengera sur Max. Les coups pleuvent très souvent depuis quelques années, surtout quand le cognac accompagne lamentablement ses soirées. Inutile de persévérer, il est préférable de quitter les lieux. Marie reprend le chemin de son domicile, l'âme en peine. Néanmoins, elle sait que le jeune homme passera dans la matinée, il ne restera pas sans nouvelles.

Après quelques foulées volontaires, Grégoire sort sur le devant de sa boutique.

Il l'interpelle :

- Je lui dirai que vous êtes passée...

Étonnée, Marie le remercie par un léger sourire.

Il enchaîne aussitôt :

- Il est parti chercher du matériel chez mon fournisseur, il sera de retour dans une heure, je pense.

Il se rapproche. Elle est immobile, les mains jointent sur son abdomen. Inquiète sur les explications que lui apporte le cordonnier, elle reste silencieuse.

- Je suis navré, mais en ce moment, ce n'est pas le nirvana ! Explique-t-il, tout en cherchant à stabiliser son regard fuyant. C'est trop difficile, je ne peux plus assurer l'avenir de Max, et surtout pas dans ces conditions...

- Que voulez-vous dire ?

- Je dois... (*les mots sont difficiles à exprimer*). Je dois revendre mon affaire, je ne peux plus payer.

- Est-il au courant ?

- Non...

Il ôte de sa poche avant de son tablier un paquet de cigarettes. D'un geste mécanique, il extrait une clope légèrement écrasée, et la porte à ses lèvres. Il l'allume, et tire une grande bouffée pour calmer son énervement. Quelques volutes de fumée tourbillonnent autour d'eux.

- Vous ne pensez pas qu'il faut lui annoncer, il comprendra...

Tourmenté, il ne cesse de bouger, de fumer.

- Je vais être obligé de le placer en maison spécialisée. Je n'ai pas les moyens de le faire !

- Où ? Il est majeur Grégoire, et quand bien même vous êtes son tuteur, vous ne pouvez avoir ce geste. Il ne l'acceptera pas !

- Alors, je fais quoi ?

Quelques passants assistent à la discussion. Gênée, elle lui demande de parler moins fort, et de modérer son excitation.

- Prenez-le avec vous, il vous adore !

Marie est interloquée. Elle ne s'attendait pas à cette demande. Elle replace une mèche de cheveux qui se fige sur le devant de son visage.

- Je ne peux pas... Je ne peux plus... Il y a quelque temps encore, je l'aurai accueilli avec amour. Maintenant, ce n'est plus possible. Je dois partir, et j'étais venue pour lui annoncer.

- Quoi ? Rétorque-t-il, très surpris. Partir ? Mais où ?

Elle se sent mal à l'aise.

- Oui, et c'est comme ça ! Lance-t-elle, rapidement.

Marie abrège la conversation. Ce n'est pas sa façon d'agir. D'ordinaire, elle écoute et répond aux discussions, même celles sans importance. Dieu sait combien certains échanges sont affligeants. Elle est d'une nature tolérante, et patiente. Cependant, elle ne souhaite pas en dire plus sur son voyage. Malgré l'insistance grandissante du cordonnier, elle reprend sa route tout en réajustant son chandail posé sur ses épaules.

- Que se passe-t-il ? Demande-t-il.

Marie se réfugie dans le silence. Elle s'éloigne rapidement. Ses talons claquent le sol encore humide de la rosée matinale. Sa

silhouette disparaît derrière le rideau de fumée. Grégoire reste un long moment sur le trottoir, le mégot à ses lèvres, désorienté.

D'un pas hésitant, il retourne dans sa boutique, puis augmente le volume de son poste de radio. Mécaniquement, il engueule la semelle d'une bottine posée sur l'établi.

\*

Midi sonne au clocher de l'église. Débordant d'énergie, Max fait une rentrée en fanfare. Son excitation est telle, qu'il couvre le son tonitruant découlant du haut-parleur. Après avoir déposé son VTT le long de la vitrine, il franchit la porte, tel un souverain venant de prendre conquête d'une terre nouvelle encore vierge.

- Pourquoi es-tu excité comme cela ? Calme-toi !

Max sort de son sac à dos les différents produits que Grégoire lui avait demandé de prendre chez le grossiste. Il ne tient pas en place. Ses gestes deviennent désordonnés. Une douce folie le gagne.

- Je suis passé par le haut de la rue Michelet, et... Dit-il en sautillant comme une puce.

Il gesticule sans cesse, ce qui irrite Grégoire.

- Et quoi ?

- Je l'ai vu !

Il se met à rire à pleine gorge.

- Qu'as-tu vu ? Parle, tu deviens lourd !

- J'ai vu l'instrument que je veux acheter !

- Quel instrument ? Rétorque Grégoire, très étonné, car il n'en a jamais exprimé l'envie.

- Oui, ce beau violon, je le veux Grégoire !

- Quoi ?

- Je veux faire de la musique, oui, je le souhaite !

Grégoire rit à son tour. Un rire moqueur et humiliant.

- Tu ne sais même pas lacer tes chaussures, et tu veux jouer du violon. Mon pauvre apprend déjà à t'occuper de toi... Et seul ! Et après, on en parlera.

- Ce n'est pas vrai, je sais que je peux jouer. Tous les jours, j'écoute les musiques à la radio, et je peux jouer comme eux. Oui, tous les jours, et c'est dans ma tête.

- Tu peux faire quoi ?

Exaspéré, il lance violemment sur le sol le pinceau dégoulinant de colle.

- Tu as oublié ?

Il saisit brutalement le jeune homme par les épaules.

- Tu es Trisomique ! Tu es débile ! Murmure-t-il. Les trois-quarts du temps, tu ne dialogues pas ! Et quand tu bavardes, on ne comprend rien...

Ces mots heurtent le cœur du jeune homme. C'est la première fois qu'ils sont dits sans que Grégoire soit ivre. Même si leur relation n'est pas celle d'un père vers son fils, Max l'aime comme tel.

Sa joie de vivre chute comme un oiseau à qui l'on vient de couper les ailes. Il se sent blessé, meurtri du manque de confiance.

- À propos, Marie est passée ! Dit-il, en accompagnant ses mots par un long geste de la main.

Il enchaîne sur un ton blessant :

- Tient cela va te calmer, elle part...

Max est désarçonné. Il perd l'équilibre, bredouille, halète fortement. Lorsqu'il fait face à une situation embarrassante, il s'enferme, piétine, et s'exprime très difficilement. Dans ce rare moment, il s'évanouit. Il a subi de nombreuses thérapies depuis sa tendre enfance. Les médecins ont cherché un traitement pour temporiser ces instants de déconnexions mentales, mais rien n'y fait.

- Qu... Quoi ?

- Oui, elle part, elle te laisse. Ça ne sera pas la première fois qu'une personne t'abandonne ! Tu te souviens de ta mère !

Sa méchanceté n'a d'égal que sa stupidité.

- P... P... Pas Marie... !

- Et si !

Max se tient au rebord de l'établi.

- Qui est là à part moi, hein ? Regarde-moi !

- T... Toa... Toi Grégoire...

- Ouais, moi ! Allez, range ton bordel ! La cordonnerie, ça, c'est réel... Pas ton instrument !

- Ou... i...

Lentement, Max revient à lui. Un goût amer envahit sa gorge. Il respire profondément comme lui avait conseillé une infirmière lors de ses différentes hospitalisations.

Le téléphone sonne. Le cordonnier décroche.

- Allô ?

C'est le moment idéal pour que Max déguerpisse sans que Grégoire l'arrête. D'un seul coup, méthode quasi-militaire, il saute au-dehors de la cordonnerie, monte sur son VTT, et file à toute vitesse dans la direction du domicile de Marie. Il descend la rue en pente en sens inverse de la circulation. Klaxons et injures fusent à tout va. Max s'en fiche, il n'a jamais été aussi désinvolte, et autant sûr de ses gestes. Il utilise son vélo d'une main de maître. Rien, ni personne ne peut l'arrêter. La bouche ouverte en grand, les yeux plissés, il slalome entre

les voitures et les camions. Tel un skieur lors du super-G, il se penche légèrement pour prendre un peu plus de rapidités. Le vent siffle à ses oreilles. Quand un obstacle barre son chemin, il emprunte les trottoirs au grand désarroi des passants. Une dizaine d'individus, plantés sur le pavé, pareil à des quilles, bloquent la fin du trottoir. Max freine fortement en s'aidant d'un de ses dérapages tant contrôlés, et dont il connaît le secret. Une large trace de pneu se dessine sur le goudron blanchi et craquelé par le temps. Il acquiesce d'un sourire malicieux comme pour leur dire : « *Je maîtrise !* ». Il reprend sa course effrénée. Max arrive rapidement au pied de l'immeuble. Il ne prend guère de temps pour ranger soigneusement son deux-roues endiable. Au contraire, celui-ci finit sa course contre le bac en ciment servant de jardinière communale. Il avale les trois étages en un temps record, et se trouve rapidement face à la porte.

Haletant et transpirant, il frappe énergiquement.

- Marie ? Tu es là ?

Impatient, il enchaîne par trois nouveaux coups tout aussi dynamiques. Une grimace de contrariété contracte le visage du jeune homme.

- Réponds-moi !

Enfin, la porte s'ouvre. Un rayon de lumière aveuglant illumine la silhouette de Marie. Un court instant, effrayé par l'image qui se reflète à lui, Max recule d'un bon pas.

- Qu'as-tu ? On dirait que tu as vu un fantôme !

Bien évidemment, elle ne peut pas être la dame blanche, pense-t-il.

Il se jette dans ces bras, source de réconfort et de bien-être, comme pour conjurer ce moment de frayeur. Il s'enivre de son parfum à en défaillir.

- Que se passe-t-il ?

Elle passe délicatement sa main dans les cheveux du jeune homme, tout en chuchotant tendrement :

- Je suis là...

Il fait provision de ce moment. Rien, ni personne ne peut lui subtiliser ces secondes si précieuses à ses yeux.

Puis, elle l'accompagne jusqu'au salon, et lui propose de boire quelque chose de frais. Elle aperçoit quelques gouttes de sueur perlées sur son front, trahissant un état d'anxiété. Elle le connaît tant. Max ne tient plus.

- Où pars-tu ? Quand ? Pourquoi ? Quand reviens-tu ?

Toutes ces questions sortent aussi vite qu'il ne prend plus le temps pour respirer entre les phrases. Il mitraille, déverse son flot, ne laissant guère de place à une réponse. Cependant, Marie comprend son inquiétude, et tente au mieux de le calmer. Elle pose un verre d'eau auprès du jeune homme. Elle s'assoit à ses côtés, en veillant à s'adosser au fond du canapé. Max avale une longue gorgée de cette onde rafraîchissante. Un court instant, une atmosphère étrange et grisante pèse dans la pièce où sont réunis deux êtres que nul ne peut

séparer. Le regard plein de tendresses, un sourire rayonnant, Marie tente de le rassurer.

- Je m'attendais à ta visite, nul doute que Grégoire t'a parlé de mon départ !

- Oui...

- Tu sais, je dois effectuer ce voyage. Il est très important pour moi.

Elle pose sa main sur le visage de son jeune ami. Dans une infinie douceur, elle l'oblige à ce que leurs regards se croisent.

- Je ne comprends pas Marie ? Pourquoi maintenant ?

- C'est comme cela, je dois le faire, j'aimerais que tu me comprennes.

- Et tu vas où ?

Marie se sent embarrassée.

- Quelque part, en France. Ne t'inquiète pas pour moi, je ferai très attention. Et puis, je reviendrai ! Lance-t-elle, d'une voix légèrement tremblante.

- Combien de temps ?

- Pas très longtemps...

Le jeune homme se lève, et amorce une petite chorégraphie comme pour annoncer une bonne nouvelle. Une de ces danses que pratiquent

les enfants lors de la découverte d'une surprise. Un subtil mélange de douces folies, d'excitation, et de gestes désordonnés. Marie passe du sourire au rire. Voir Max s'agiter comme un petit singe, et tout cela pour elle. Elle n'en revient pas.

- J'ai une bonne idée, dit-il, je pars avec toi !

Le rire de Marie se crispe sur ses lèvres. Elle se sent désappointée. Elle se lève et se pose à sa fenêtre.

- Ce n'est nullement possible Max, je ne peux pas t'emmener avec moi, je suis désolée.

- Pourquoi ? Lance-t-il, immobile au milieu de ce salon.

- S'il te plaît, ne me rend pas les choses plus difficiles, c'est déjà assez compliqué pour moi.

- Allez !

Marie hausse le ton. Elle déteste avoir cette attitude, mais, c'est le seul moyen de le faire revenir à la raison.

- Ça suffit ! Crie-t-elle. Tu resteras chez Grégoire ! À mon retour, je passerai te voir, c'est promis.

Max est blessé par cette attitude qui ne reflète pas la gentillesse habituelle de Marie. Une larme se niche au creux de sa paupière, elle ne demande qu'à rouler sur sa joue. Elle s'approche du jeune homme, et tente de le serrer fort dans ses bras. Mais, celui-ci refuse ce geste en se déplaçant d'un pas en arrière. Son visage se ferme.

- Max, s'il te plaît !

Sans aucune hésitation, il se dirige vers la porte d'entrée. Il sort, et dévale les escaliers dans un bruit d'enfer. Marie souffre. Néanmoins, elle se reconforte en se disant qu'il ne lui en tiendra pas rigueur ; demain sera un autre jour.

Elle pense fort à lui.

\*

Le soleil s'efface lentement sur l'horizon. La chaleur devient nettement plus supportable. Marie est allongée sur son lit, les persiennes à demi closes. Elle ferme les yeux, en ayant comme unique pensée, son jeune ami.

Max se pose sur le rebord du trottoir, face à la boutique de cordonnerie. Il ne veut pas dîner. Il préfère rester seul. À l'étage, Grégoire affalé sur son divan cuve encore l'une de ses beuveries quotidiennes. Ce soir, le jeune homme s'en moque royalement. Assis sereinement, il est surtout pensif. Des enfants passent devant lui, une glace à la main. Il adresse un sourire à l'un d'eux. Du fond de la boutique, passe un air à la radio. Le son nettement plus en sourdine, mais juste assez fort pour que Max l'entende. « *Les quatre-saisons de Vivaldi* ». Il l'accompagne de sa voix. D'un geste mécanique, comme un reflex, ses mains, ses doigts s'agitent au même tempo.

Il ferme ses yeux. Il sourit...

En cette nuit étoilée, à la chaleur pesante, il oublie les propos tenus par son amie.

Et puis, l'idée est déjà trouvée. Il prendra la route à ses côtés.

C'est décidé... Tout comme Marie, Max sait que demain sera un nouveau jour.

Il ne faut pas moins de trente minutes pour que Max sorte de sa torpeur, qu'il se douche, et s'habille pour le grand départ. Cinq heures et quinze minutes teintent au carillon du salon. Il veille au moindre bruit. Il ne faut surtout pas réveiller Grégoire. Malgré ses nuits alcoolisées, il reste très sensible aux sons ambiants. Il vaut mieux sortir de son sommeil un grizzly lors de son hibernation annuelle. La situation est certes contrariante mais moins dangereuse. À pas de loup, il descend de sa chambre, et quitte l'appartement par la boutique. Il ferme sans émettre le moindre craquement, crissement, et cliquetis de ses clefs. Très rapidement, il passe d'un pas léger à une course effrénée, comme ferait un pur-sang qui s'échappe de son enclos. Bientôt, il accède à la grande place du marché, qu'il traverse comme un éclair. À bride abattue, il dévale les ruelles, les rues. Puis, il emprunte le boulevard national pour enfin atteindre l'architecturale gare inaugurée en 1890. Et tout cela en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. C'est la première fois qu'il découvre cet endroit magique. Il suscite pourtant des interrogations. Ce lieu d'où on peut partir, s'évader et découvrir tant d'horizons. Être un homme libre. Face à l'immense entrée aux parements majestueux, il ferme les yeux, de sorte qu'il perçoive mieux le brouhaha des haut-parleurs indiquant les horaires de départ et d'arrivée. Il distingue également les différents trains accédés aux quais avant de repartir pour une contrée lointaine. Les yeux clos, il pivote lentement sur lui-même. Il s'évertue de discerner plus précisément ce qui trouble son imagination. Instantanément, son visage s'illumine, il vient de comprendre. Ce doux effluve de pains et de croissants chauds sortant tout droit de la boulangerie du coin de la rue. Et puis, car ce n'est pas fini, le parfum d'un bon café chaud ondoyant de la brasserie qui vient d'ouvrir. Voilà ce qui perturbe le jeune homme. Doucement, et ne voulant surtout ne

pas sortir de ce précieux moment, il s'assoit sur le sol. Il s'adosse contre un petit muret fait de briques rouges. Un songe sucré le transporte sur une rivière de cappuccino bien crémeux. Il vogue sur un cookie aux éclats de noisette. Il rencontre des bonbons et des sucreries de toutes sortes qui flottent à ses côtés. Des centaines de badauds l'acclament tel un souverain. Un maître chocolatier bien ajusté lui sert une petite louche de chocolat à bonne température, et lui propose comme accompagnement quelques choux encore frémissants. Max est bien, mais cet état ne dure pas. Il s'éloigne de son songe fantasmagorique lorsqu'un passant pressé de prendre son moyen de locomotion hebdomadaire lui envoie au visage une pièce. À peine, il eut le temps de saisir la monnaie et de se relever, que l'homme avait disparu.

- Je ne fais pas la manche !

À demi-mot, il ajoute :

- Finalement, j'ai gagné une pièce.

Il ne résiste plus, son estomac fait un bruit d'un lavabo bouché. Il décide de s'acheter une friandise. Après tout, il en dispose du droit. N'était-il pas le souverain des sucreries ?

La collation avalée, il pénètre dans la gare, haut lieu de mystère et d'émotion. D'un pas léger mais anxieux, il découvre cet espace bâti de poutres d'acier et de verre, semblable à une immense serre. Il constate que ces personnes n'ont comme unique objectif, celui de n'être nullement en retard, et que rien d'autre ne compte pour eux. Il campe au milieu de la grande salle des pas perdus, planté tel un poteau, scellé

au bitume. Il ne peut plus bouger, comme cristallisé. Il ne ressent que violence, indifférence, mépris, et égoïsme. Hommes et femmes passent autour de lui sans douceur, ni humanité. La pâleur de son visage trahit une crise imminente. Max a peur. L'angoisse prend sournoisement possession de son être. Il déglutit, et ferme les yeux. Malgré le bruit ambiant et assourdissant, il écoute sa respiration afin de se préserver du monde. Respirer encore, lentement et profondément, voilà ce que Max doit uniquement accomplir.

Soudainement, une main se pose délicatement sur son épaule. Surprit et apeuré, il se décale d'un grand pas. Pourtant rien ne peut autant le réjouir. Voir le doux visage de Marie en ce lieu est le seul remède à sa frayeur. Néanmoins, il sent que son amie n'est pas ravie de le trouver ici. Seul, et à cette heure.

- Que fais-tu là ? Dit-elle, contrariée.

- J'attends...

- Qui attends-tu Max ?

- Toi Marie...

- Et pourquoi mon garçon ? Je pensais avoir été très clair avec toi hier soir. Tu ne dois pas être là. Il faut que tu rentres chez Grégoire.

- Non ! Rétorque-t-il.

Immédiatement, Marie lui coupe la parole.

- Il n'y a pas de NON ! Tu dois m'obéir, exige-t-elle énergiquement. Je ne peux pas t'emmener avec moi. Sois raisonnable et rentre.

Elle saisit son sac de voyage fermement, mais Max la maintient par le bras. Même si cela doit surprendre, le jeune homme décide de s'exprimer sans détour.

- Je ne veux pas être raisonnable. Je ne veux plus. Max fait ceci ! Max fait cela ! Max en a ASSEZ ! Je suis grand Marie et je veux prendre mes décisions pour une fois. Je veux partir, car sans toi Marie, je ne suis rien. J'ai peur...

Le visage du garçon s'adoucit lentement.

- Je ne veux pas que tu partes sans moi.

Marie pose le bout de sa main gantée sur la joue du jeune homme, puis, le caresse affectueusement.

- Là où je vais ce n'est pas pour toi, s'il te plaît.

- Pourquoi ? Tu as honte de moi ?

- Pourquoi dis-tu cela ? Répond-elle, surprise par cette question.

- Je le sais très bien !

- Mais quoi ?

- Je sais que je suis débile ! JE SUIS UN TRISO ! Hurle-t-il dans la grande salle qui raisonne telle une église. TRISOMIQUE ! TRISOMIQUE !

Son attitude déchaînée attire de nombreux badauds curieux d'assister à la scène. D'autres ignorent, certains fuient.

- Arrête, je t'en supplie !

Max est incontrôlable. Il affronte la foule avide de sensations malsaines.

- Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça, BANDE DE CONS !

Puis, il s'adresse à Marie :

- Ne me laisse pas... Emmène-moi, je me ferai tout petit... Je ne t'ennuierai pas. Tu sais comme un léger mouchoir au fond de ta poche.

Le regard larmoyant du jeune homme ne peut laisser indifférent le cœur de son amie. Sa voie pleine de chagrin et de mélancolie la bouleverse. Après un long silence, où même le tohu-bohu de la gare ne brise pas ce moment d'émotion intense, Marie lui serre fermement la main.

Elle hésite.

- Emmène-moi ! Supplie-t-il.

Ces mots résonnent comme une prière.

- Tu vas m'attirer des ennuis, mais je prends le risque, acquiesce-t-elle. Viens, il faut prendre... Notre train.

Max se blottit dans ces bras. Il l'inonde de doux baisers.

- Arrête, tu m'étouffes ! Déclare-t-elle, le rire aux lèvres. Je ne veux pas mourir ici. Viens dépêchons-nous.

Ces deux êtres de douceur se fauillent avec difficulté au travers de la foule grandissante. Ils rallient leur train déjà à quai. Le départ est imminent. Huit heures retentissent à l'imposante horloge qui domine fièrement en haut de ce monument historique. Le chef de gare siffle le départ, l'automotrice démarre lentement. Ils sont confortablement installés. Max observe longuement Marie. Il lui adresse un tendre sourire.

- Merci...

- De rien, mais tu fais tout ce que je te dis à partir de maintenant ! Nous sommes d'accord ? Je téléphonerai plus tard à Grégoire.

- Oui.

- Max ?

- Oui, promis ! Confirme-t-il, d'un ton angélique.

Cependant, il ne peut s'abstenir de croiser ses doigts en dessous de la tablette qui les sépare, tel en enfant qui refuse de promettre.

Trois heures et trente minutes de trajet pour atteindre leur destination. Un déplacement plaisant dans son ensemble. Bien que le réseau ferroviaire s'est considérablement amélioré, il n'en reste pas moins vétuste à quelques endroits. Enfin agréable, à condition que le voisin du jeune homme, un être gras et à l'hygiène douteuse, n'avait eu quelques flatulences. D'une façon certaine, ce fut Waterloo dans le gros colon. Marie, en femme distinguée et respectueuse, ne fit pas un seul commentaire sur la présence et le comportement de ce personnage, ô combien mal élevé. Elle passa le voyage avec pour bien-être un mouchoir légèrement imbibé d'eau de rose placé dans le creux de sa main, et servant de masque à gaz. Ce qui a pour effet d'éradiquer toute odeur nauséabonde. Ce qui n'est pas le cas de Max. Il a l'estomac retourné.

Il est maintenant temps de descendre et de respirer un peu d'air pur, pense-t-il.

- J'ai cru mourir... Ce n'est pas un ventre qu'il a, mais une usine chimique ! Dit-il, avec plein d'humour.

- Oh oui ! Confirme-t-elle. Il a un gros souci de digestion !

- De digestion ? Avec lui, on peut se chauffer au gaz et réaliser des économies !

Un énorme fou rire les submerge.

Comme deux enfants, d'un pas alerte et joyeux, ils gagnent rapidement l'extérieur. Ils décident de prendre un taxi. Une question, toutefois, taraude le jeune homme.

- Où sommes-nous ?

- Je l'attendais cette question ! Pas une fois, tu as regardé le panneau quand nous sommes arrivés. Pas une question, rien...

Max froissé, baisse légèrement les yeux.

- Nous sommes à Cherbourg. Ne sois pas fâché, je te taquine.

De nouveau, le sourire éclaircit son visage.

Ils approchent d'une borne d'appel. Une *Peugeot 504* de couleur jaune patiente sagement. Le chauffeur, d'origine arménienne, quitte son véhicule. Il dépose les deux sacs de voyage dans le coffre. D'une délicatesse extrême, Max ouvre la portière de la voiture. Il porte haut l'attitude respectueuse.

- Si Madame veut bien se donner la peine !

Marie, amusé par le jeu, accompagne le jeune homme.

- Merci monsieur, vous êtes bien aimable.

Ils s'installent sur la banquette de cuir marron, élimée sur les rebords. Le véhicule est d'une autre époque, mais il est en bon état de fonctionnement. Marie indique l'adresse de leur destination. Un lieu-dit prénommé La Coutance, à quelques kilomètres de la grande ville. Une paisible bourgade de la Manche. Une hésitation marque le visage du chauffeur. Elle le rassure, et lui conseille un itinéraire approprié.

- J'espère encore me souvenir, car cela fait plus de cinquante ans que je ne suis pas revenue ! Murmure-t-elle, en réajustant le col de sa veste en laine.

Max, inquiet, demeure silencieux. Mais, il connaît très bien son amie. Il doute du bon souvenir de l'itinéraire, car depuis peu, elle perd la mémoire.

Puis, il intervient.

- Tu sais où l'on va quand même ?

- Oui. Mais tout a tellement changé.

- Tant que ça ? Interroge-t-il, anxieux.

- Comme je te l'ai déjà dit, nous allons voir une vieille amie. Je ne l'ai pas revue depuis tout ce temps, même si nous sommes restées en contact ! Je fais confiance à ma mémoire...

Puis, elle ajoute :

- Après tant d'années, nous sommes impatientes de nous revoir. Mais...

- Mais ?

- Je l'ai prévenue de mon arrivée il y a seulement deux jours. Elle n'est pas informée de ta présence à mes côtés... Ni de ton handicap mon garçon...

Il s'enfonce au plus profond de la banquette. Marie se veut rassurante. Elle pose sa main sur le genou du jeune homme, et s'efforce de le tranquilliser.

- Ne t'inquiète pas, c'est quelqu'un de bien.

- C'est quoi son nom ?

- Nancy...

Le regard du jeune homme trahit de nombreuses questions au sujet de cette femme, de surcroît, amie de Marie.

- Tu ne m'as jamais parlé d'elle ?

- Je ne t'ai pas raconté toute ma vie mon garçon.

Pendant que la voiture roule à allure modérée, un court instant, le silence s'empare de cet espace restreint. Marie brise le malaise.

- Lorsque j'étais enfant, mes parents et moi venions ici en vacances. Maman adorait cette région. Lors d'un été, j'ai fait la connaissance de Nancy. Elle est née et vit ici. Ses parents avaient une grande ferme. Ils élevaient des bovins, et pour arrondir les fins de mois, ils louaient une dépendance pour des courts séjours ; en quelque sorte, des chambres d'hôte.

Max écoute religieusement, et la regarde sans rien dire. Il extrait de son sac en bandoulière une petite bouteille d'eau, et avale une longue gorgée.

- Nous sommes devenues amies très rapidement, et nous avons fait les quatre cents coups. Nous étions inséparables. Et comme tu peux l'imaginer, lors de mon départ, ce ne fut que déchirements. Nous avions hâte de nous retrouver très vite.

Son visage s'assombrit doucement. Elle ajoute :

- Et puis...

- Et puis ?

- Papa était contremaître sur des chantiers. Lors de ma quinzième année, il eut un terrible accident de travail. Il perdit son bras droit. Un échafaudage mal fixé est tombé, et malheureusement, mon père se trouvait en dessous. Nous n'avons jamais connu le fin mot de l'histoire. Notre vie s'est assombrie. Il ne trouvait la sérénité que dans l'alcool et les cachets qu'ils absorbaient en grande quantité. Entre deux, il avait des colères redoutables. Il était insaisissable. Nous avions peur maman et moi. Je ne pense pas qu'il eut un geste déplacé envers maman. Enfin, j'espère...

Sa voix chevrote. Elle serre fortement son sac à main contre d'elle.

- Un jour, maman m'a emmenée faire les boutiques. Elle adorait cela. Elle était très belle. Une brune aux grands yeux verts, et toujours tiré à quatre épingles.

- Comme toi, Marie.

- Merci mon garçon... Répond-elle en s'inclinant légèrement vers lui....

Elle extrait de son sac un portefeuille. Elle prélève plusieurs documents, ainsi que quelques photographies.

- Regarde comme maman est belle !

Max saisit le cliché vieilli par le temps que lui donne Marie.

- Oui, elle est très belle ta maman.

Tout en gardant l'étui en cuir noir dans la main, elle poursuit son récit.

- Donc, en ce jour de lèche vitrine, papa est resté seul à la maison. De toute façon, il ne sortait plus. Il pouvait passer plusieurs jours sans faire de toilette. Toutes ces heures passées, blotti dans un mutisme, enfermé dans je ne sais quel monde. Pourtant, Dieu sait combien maman pouvait le secouer, enfin...

Une larme roule sur la joue de la femme. Elle finit sa course au creux de ses lèvres. D'un revers de la paume, elle sèche son visage.

- Nous avons retrouvé papa, pendu dans la cuisine. Et sur la table, juste un petit mot : « Je vous aime ».

Bouleversé, le chauffeur se contente d'un regard tendre dans le rétroviseur. Max ne sait comment réagir. Pendant deux secondes, il se trouve idiot.

- Maman m'a envoyée dans un établissement scolaire en province pour y poursuivre mes études. Elle a dû trouver un emploi. Tout est devenu très dur. Pendant toutes ces années de malheurs et d'internats,

je n'ai pas revu Nancy. C'est au moment de mon vingt-cinquième anniversaire que je suis revenue ici en congé. Seule. J'ai retrouvé ma meilleure amie. Nous avons tellement de choses à nous dire. Tant d'émotions à partager. Ce fut l'un des plus beaux jours de ma vie...

Elle sourit jusqu'aux oreilles.

- Et quelles retrouvailles ! Ajoute-t-elle.

Au loin, Max entrevoit une vague forme sur le bord de la chaussée. La silhouette est face à un immense portail en fer forgé, où le lierre et le chèvrefeuille en fleur envahissent les montants. Le taxi ralentit lentement, et s'arrête pratiquement à sa hauteur. Non loin d'elle, un panneau – La Coutance. Elle fait quelques signes, apparemment amicaux. Le chauffeur sort du véhicule, et d'un geste sûr, il ouvre la portière du côté de Marie. Timidement, elle se lève de la banquette tout en regardant la femme au bord de la route. Elle s'approche à pas lent. Celle-ci tient ses deux mains jointes. Elles sont placées sur ses lèvres, telle une prière.

- Bonjour Nancy...

Nancy ne tient plus, et se précipite dans les bras de Marie. Elle l'enlace fortement.

- Bonjour ma belle !

Une longue étreinte accompagnée de tendres baisers affectueux s'ensuit. Max observe avec intérêt les retrouvailles. Le chauffeur

reprend sa place de conducteur, et attend patiemment le paiement de sa course.

- Ta mère est une femme bien, tu sais. Crois-moi petit, cela se voit.

Max acquiesce d'un sourire. Il descend de la voiture. Il fait quelques pas, mais garde une distance respectueuse. Il toussote. Nancy remarque la présence du jeune homme.

- Qui est-ce ? Interroge-t-elle, désireuse d'en savoir davantage.

- Je te présente Max...

Le jeune homme se tortille légèrement sur place.

- Viens Max, approche. Dit-elle, d'une voix douce.

- Est-ce ton fils ?

- Non. Je t'expliquerai plus tard.

Nancy s'avance vers le jeune homme. Elle tend sa main pour le saluer.

- Bonjour Max !

- Bonjour Madame ! Répond-il, les yeux rivés au sol.

- Oh, NON ! Pas de madame, mais Nancy !

- Bonjour Nancy...

Marie rejoint le chauffeur pour régler la course. Après avoir offert un large pourboire, celui-ci disparaît en adressant un signe d'adieu.

- Je suis très contente de vous avoir chez moi. On ne va pas rester ici sur le bord de la chaussée, rentrons à la maison, il y a des choses délicieuses qui nous attendent.

Nancy saisit l'avant-bras de ses invités. D'un geste d'une extrême tendresse, elle leur propose de franchir le grand portail. Max regarde les deux femmes rayonnantes de bonheur, heureuses de se retrouver. Sitôt dans la grande cour, Marie s'arrête longuement sur ce paysage. La maîtresse des lieux conduit le jeune homme à l'intérieur de la maison. Elle a l'intention de lui faire découvrir le festin qui a été préparé en leur honneur.

Marie se sent bien. Ses yeux absorbent ce torrent d'images, un lieu magnifique qui provoque tant d'émotion.

En ce jour de grand soleil, c'est aux retrouvailles qu'ils trinquent. Sur la table en bois, on y trouve des mets en abondance, et d'une richesse culinaire inégalable. Un repas interminable prit sur une terrasse faite de pierres naturelles, délimitée par une haie de rosiers anglais, d'une nuance blanc et rose. Ce petit écrin de paradis se niche à l'ombre des peupliers, au bord d'un cours d'eau rafraîchissant. Un petit pont de bois surplombe le ruisseau. Une fois franchi, il donne accès à un pré, où une dizaine de chèvres blanches folâtraient dans l'herbe grasse et dense. Dans son immense curiosité, Max traverse sans prendre garde aux montants un peu branlants. Il évite de justesse la baignade, et parvient au grillage cernant cette grande prairie. Rapidement, il est suivi par Nancy.

Silencieusement, ils regardent le petit troupeau se délecter, et s'amuser.

- Elles savent que nous les surveillons... Murmure-t-elle.

Un instant, Max observe Nancy.

- C'est à vous ? Demande-t-il, timidement.

- Oui. Il m'en reste une dizaine en comptant un bouc. Autrefois, il y en avait plus de deux cent cinquante.

Stupéfié, le jeune homme rétorque :

- Quoi ?

- Et oui... Il y a longtemps que mes parents sont partis faire le grand voyage sans retour ! Confie-t-elle, en levant les yeux au ciel.

Depuis, j'ai vendu toutes les vaches ainsi que les terres cultivables. Je n'ai gardé que les prairies, et j'y ai mis des chèvres. Je préfère ces animaux moins imposants.

- Mais pour en faire quoi ?

- Du lait et des fromages pardi ! Répond Nancy, dans un grand rire. C'était mon gagne-pain !

- Pourquoi en reste-t-il dix ?

- Aujourd'hui, je suis à la retraite. J'ai vendu le troupeau à une jeune Parisienne qui est venue s'installer à cinquante kilomètres d'ici. J'ai gardé ces dix chèvres pour mes besoins personnels... Mon lait et mon fromage quoi... D'ailleurs, tu en as mangé tout à l'heure.

- Il était très bon !

- Oui, j'ai vu ! Tu as repris deux parts !

- Oui...

- Tant mieux. Tu sais, il vaut mieux faire envie que pitié ! Déclare-t-elle. Il suffit de me regarder !

En effet, Nancy n'est pas une femme que l'on dit filiforme. Elle est plutôt ronde. Pour autant, elle n'a jamais caché ses formes ; pulpeuse et sensuelle. Elle a toujours pris soin de son apparence. Elle se vêt de robes aux jolis décolletés, et se parfume aux essences de grands couturiers. Cependant, c'est une femme au caractère très affirmé, pleinement terrien. Elle a pour habitude de dire : « *Je sais ce que je*

*désire, et surtout ce que je ne souhaite plus », et, « ce n'est pas un homme qui fera la loi chez moi ! ».* Le franc parlé qui la caractérise.

Peu importe ce que la vie lui ait fait subir, elle a toujours su s'imposer dans toutes les circonstances.

Nancy est sur le point d'ouvrir l'enclos, quand elle s'adresse au jeune homme :

- Tu veux entrer et voir les chèvres de plus près ?

Un court moment, Max hésite. Puis, l'envie mélangée à l'excitation, il acquiesce d'un large sourire.

- Allez, zou. Allons-y ! Annonce-t-elle dans la joie.

Ils pénètrent rapidement sous les yeux attentifs du bouc.

- Ne crains pas ce vieux Marcel. C'est un bouc âgé. Il n'est plus très vaillant, et finalement, moins courageux.

Elle enchérit :

- Viens, reste à mes côtés...

Ne quittant pas de vue le vieux mâle, Max oublie de regarder devant lui. Il trébuche sur une motte de terre fraîche qu'une taupe vient d'effectuer. Il s'étale de tout son long en poussant un gros râle. C'est le moment idéal pour accueillir le nouveau venu. Dans les secondes qui suivent, deux chèvres blanches s'approchent du jeune homme. Elles reniflent ses cheveux en bataille. Elles lui souillent le

visage avec leurs grandes langues râpeuses. Max n'ose faire un geste de peur de les énerver.

- Tu viens de te faire des amies ! Dit Nancy.

Elle repousse légèrement les chèvres. Max se relève, nettoie l'herbe sur le bas de son pantalon.

- Je te présente au moins tes deux camarades ! Là, c'est Mireille, et celle-ci Véronique... Pas la peine de vous embrasser, c'est déjà fait !

Max sèche encore son visage.

- C'est la première fois...

Gentiment, Nancy lui coupe la parole :

- Que l'on te fait des bisous ?

- Mais non ! Dit le jeune homme. C'est la première fois que je vois des chèvres.

Et, en cherchant du regard :

- Et un bouc aussi...

- Il y a un début à tout, et puis ici, tu vas en découvrir des choses. Bienvenue à la campagne... Et c'est grâce à Marie !

- Oui. Où est-elle ?

- Elle s'est allongée un peu. Je trouve qu'elle est très fatiguée, pas toi ?

Max hausse les épaules.

Nancy entraîne le jeune homme près du ruisseau. Le troupeau suit instinctivement. Ils s'installent sur un coin d'herbe rase chauffée par le soleil. Quelques baies rouges tapissent le sol. C'est un instant particulier. Ni l'un ni l'autre ne ressentent le besoin de parler. Étrangement, le jeune homme se sent bien. Parfois, ils s'échangent des sourires, mais guère plus.

Au bout d'un moment, Max s'assoupit. Puis, sans rien dire, Nancy quitte le pré laissant le jeune homme à son sommeil et à ses songes.

Paisiblement, Nancy regagne la maison en fredonnant. Au passage, elle cueille une pâquerette et la porte à ses lèvres. Lorsqu'elle arrive sur le seuil, elle jette un dernier coup d'œil sur le jeune homme encore endormi. Elle pénètre dans le salon à demi éclairé par quelques rayons de soleil traversant les rideaux. Le silence règne en maître. Allongée sur le sofa, Marie dort profondément. En lieu et place de couverture, elle s'est enveloppée dans un chandail en mohair. Nancy s'appuie contre l'encadrement de la porte donnant dans la salle encore tiède. Elle surveille son amie un instant, et sourit. Après un long soupir, elle décide de ranger la cuisine. En peu de temps, elle débarrasse la terrasse, et s'empresse de tout laver. Elle remise soigneusement comme le ferait un majordome. Néanmoins, quelques assiettes qui s'entrechoquent tirent Marie de son apathie. Elle rejoint aussitôt son amie dans la cuisine.

- Tu aurais dû me réveiller plus tôt ! Dit-elle, en s'étirant.

- Pourquoi ? Tu dormais si bien. D'ailleurs, je te trouve très fatiguée...

- Je le suis.

Marie tire une chaise, s'appuie à la table un instant. Elle s'assied.

- Un bon café ?

- Volontiers.

- C'est parti !

Le précieux breuvage est versé dans deux tasses de porcelaine blanche. Nancy avale une bonne gorgée, tandis que Marie brasse de sa petite cuillère le liquide afin de le refroidir un peu.

- Pourquoi toutes ces années sans nous voir ?

- Je ne sais pas Nancy. Le temps est passé si vite. La vie, le travail. Je n'étais pas souvent là. Ma vie d'hôtesse de l'air m'a tellement envahie. À tel point que mes collègues me surnommaient le zéphyr. Je passais sans m'arrêter.

- À croire que tu fuyais quelque chose !

- Peut-être ! Confirme-t-elle, en dégustant une gorgée de café.

Une brise fait danser les voilages qui ornent les fenêtres de la cuisine.

- Tu m'as tellement manquée.

- Tu m'as manqué aussi.

Puis, elle ajoute :

- Bien sûr, il y avait les cartes postales que tu expédiais lors de tes voyages, c'est toujours ça... J'en ai toute une collection. Je ne suis pas très téléphone, tous ces moyens de communication ne sont pas pour moi, au contraire de toi ma belle. Comme tu peux le constater, il n'y a aucune ligne fixe ici.

- Oui, je sais.

- Souvent, lors de mes activités journalières dans mes prés, je regardais les avions qui passaient dans le ciel. Je me disais, que, peut-être ma meilleure amie était dedans. Alors, je faisais signe en espérant que tu me voyais...

Gênée, Nancy baisse les yeux.

- J'aurais aimé te voir !

- Ça fait combien ? Demande Nancy, en se versant une nouvelle tasse.

- Longtemps. Trop longtemps.

Alors, d'une infinie tendresse :

- On s'en fiche ! Le principal, c'est d'être là. Ensemble ! Ajoute-t-elle, en cherchant une position plus confortable.

Nancy saisit la main de son amie d'enfance.

- Oui, tu as raison... Pourquoi compter...

Soudain, l'inquiétude gagne Marie.

- Où est Max ?

- Reste calme, il dort.

Nancy se lève et se dirige vers la fenêtre.

- Il dort comme un bébé, regarde.

Les deux femmes sont réunies. Marie se penche au-dehors et aperçoit le jeune homme allongé parmi les chèvres. Ces doux ruminants forment une barrière autour de lui, comme pour le protéger d'un danger immédiat.

- Il est en sécurité. Ces deux amies le surveillent ! Dit-elle, avec humour.

- Qui ?

- Deux biquettes tombées amoureuses de ce garçon.

Marie approuve d'un grand rire. Cependant, Nancy cherche à croiser le regard de son amie.

- Mais, qui est-ce garçon pour toi ?

- Max ? Lance-t-elle. Il est arrivé dans ma vie lorsque j'ai cessé mon activité dans la compagnie aérienne, il y a vingt-deux ans. Il est venu au monde sans que sa mère le désire. C'est son meilleur ami qui a récupéré cet enfant. Cet homme est le cordonnier de mon quartier.

Marie fait quelques pas dans la pièce sous le regard interrogatif de son amie.

- Dès le premier jour où je l'ai vu, je l'ai trouvé si beau. Bien sûr, j'ai vu qu'il était différent. Mais peu importe, il était si mignon... Alors, je suis venu très régulièrement, puis souvent.

- Tous les jours quoi !

Marie acquiesce.

- Grégoire, le cordonnier, me laissait l'enfant pour une heure. Puis, deux. Très vite, je l'avais une matinée entière... De fait, je me suis occupée de lui pratiquement tout le temps...

- Tu es en quelque sorte sa mère !

- Oui, je crois... Même si je ne le lui ai pas dit, je le considère comme mon fils.

Marie se pose un instant devant les rideaux qui tournoient.

- Tu sais, c'est réciproque. Il t'aime beaucoup. Pas besoin de parler, cela se voit.

- Oui, je sais...

- Et son père adoptif ?

- Pas grand-chose, un homme qui n'était pas préparé à cette vie, de plus avec un enfant handicapé. Inutile de s'attarder sur lui... D'ailleurs, il faut que je lui téléphone pour lui dire que Max est avec moi.

- Pas de problème. On ira au village voisin, il y a une cabine.

La pâleur de son visage révèle subitement une douleur d'une très vive intensité. Nancy remarque le malaise et s'approche de son amie.

- Qu'as-tu ma belle ?

- Et bien...

Marie Vacille légèrement.

- Tu ne vas pas t'évanouir ici ?

Juste le temps de la retenir. Elle l'accompagne face à l'évier, et lui tamponne délicatement le visage d'un peu d'eau froide.

- Que se passe-t-il ?

- Nancy...

- Oui ?

- Je...

Marie saisit la main qui la rafraîchit. Elle éprouve des difficultés à s'exprimer. Elle cherche un second souffle. Cependant, elle ressent la nécessité de se confier. Elle doit se libérer d'un poids bien trop lourd. Nancy l'aide à se placer sur une chaise.

- Je suis malade... Je vais mourir Nancy ! Révèle-t-elle, le cœur meurtri.

Cette phrase claque violemment, comme ferait une porte lors d'un terrible courant d'air. Nancy chancelle, titube, et tombe de tout son être sur un siège. Le sang frappe intensément ses tempes.

- Quoi ?

D'une voix blessée, elle ajoute :

- NON, PAS TOI ! Tes médecins se sont trompés. Il y a tant de traitements, tellement de nouveautés ! Dit-elle, en hochant négativement de la tête.

Nancy se révolte, s'emporte. Tant bien que mal, Marie essaie d'apaiser la situation.

- Non ! Calme-toi !

- Comment veux-tu que je me calme ? La personne que j'aime la plus au monde m'annonce qu'elle va mourir, et je dois rester calme !

D'un revers de la main, elle fait valser les tasses vides contre le sol.

- MERDE !

Elle pose ses mains sur son visage, et fond en sanglots. Marie souffre de voir son amie dans cet état. Elle s'agenouille près elle.

- Nancy, ne craque pas, s'il te plaît. J'ai besoin de toi ! Chuchote-t-elle, en caressant les cheveux de son amie.

Rien n'arrête les pleures.

- Nancy, tu te souviens que lorsque nous étions enfant, nous avions fait un pacte. Tu te rappelles ?

Nancy hoche la tête.

- Amie pour la vie... Déclare Marie, comme elles se l'étaient promis il y a tant d'années.

- Amie pour la vie !

Les deux femmes s'observent longuement. Leur échange silencieux se compose de tendresse et de larmes.

- Pourquoi toi, Marie ?

Sur-le-champ, émue, elle ne peut répondre. Cependant, elle va devoir se dévoiler, en dire davantage face au regard interrogatif de son amie.

- Je souffre d'un cancer généralisé. Il ne me reste plus beaucoup de temps. Il est hors de question que je sois un cobaye. Alors, j'ai décidé de ne plus rien prendre. Pas un traitement...

De nouveau, Nancy fond en larmes.

- Soigne-toi Marie ! Garde un espoir ma belle ! Murmure-t-elle.

- Il n'y a plus rien à faire. Ce cancer me ronge de partout, confie-t-elle. C'est ici que je veux être, auprès de ceux que j'aime...

Des larmes perlent sur le visage de Marie. C'est un instant douloureux, une émotion intense.

- Je veux que mes derniers jours, mes dernières heures soient les plus belles.

Les deux femmes s'enlacent fortement. Un long moment, c'est deux être ne font qu'un.

- Je ferai n'importe quoi pour toi Marie...

- Je sais.

- Et Max ?

- Il ne sait rien. Je t'en supplie, ne lui dis pas !

Elle soupire.

- Tu ne peux pas lui faire ça !

- Ça me regarde... Je sais comment faire avec lui, ne t'inquiète pas.

Nancy garde le silence.

Certes bouleversée, Marie essaie maladroitement de détendre l'atmosphère.

- Sers-nous un verre d'eau-de-vie de ton père, celle des contrebandiers. Tu en as toujours ?

- Oui ! Répond Nancy, d'une voix tremblante. Je peux alimenter toute la région...

Le précieux alcool est versé dans des petits verres. Elles portent un toast comme le ferait, dans les grandes occasions, un homme slave.

- Amies pour la vie !

D'une seule gorgée, elles vident leurs verres. Dans un élan partagé, elles fracassent les petits récipients de cristal contre le sol.

Inexorablement, les deux femmes déclinent les prières du jeune homme. Cinq kilomètres les séparent du village voisin, là, où l'on peut trouver une cabine téléphonique en bon état de fonctionnement. Celle-ci domine fièrement sur la petite place, face à la poste. Comme une relique, elle est entretenue d'une main de maître par Hubert, dit Bébert. Un type sombre à l'haleine de vieux tabac. L'unique activité communale de sa journée. Le reste du temps, il dort derrière la grange du petit Louis.

Bébert est le technicien de surface de la commune.

C'est à se demander si ce téléphone n'est pas le seul moyen de communication de cette bourgade ?

En attendant, Max se plaint. Il n'est pas de bonne humeur. Les bras tombants, il traîne des pieds. Pourtant, le ciel et le paysage sont au beau fixe. Pour résumer, une belle balade en ce début de journée.

- On aurait pu prendre la voiture ! Dit-il, en se lamentant.

- Marche ! Répond Nancy, d'un pas ferme et assuré tel un pèlerin effectuant un voyage de dévotion.

Max proteste par une longue grimace.

- Les voyages forment la jeunesse ! Ajoute-t-elle.

- Les voyages forment la jeunesse... Singe-t-il, à voix basse.

Ils empruntent un chemin de verdure, un petit raccourci à travers la campagne. Sortir des sentiers battus n'est pas une initiative qui réjouit le jeune homme.

- Nous gagnerons dix minutes en passant par là !

Max geint davantage. Marie rit de cette situation. Nancy ignore les pleurnichements.

Pourtant, tout ce qui vit autour de lui n'est que découverte. Habituellement, les seuls endroits fréquentés par le jeune homme sont le quartier où il a grandi, et l'hôpital Sainte-Anne pour ses hospitalisations. Il a côtoyé longtemps l'institut Paul Bert pour l'instruction reçu auprès des éducateurs. Il est vrai qu'il n'a pas l'habitude de se retrouver face à cette nature. Haut lieu de domination pour les insectes, arachnides, oiseaux, et mammifères de tout genre. Circonstance enrichissante, néanmoins effrayante pour le jeune homme.

Cela étant, ils arrivent au village d'un pas énergique. Excepté Max, qui subsiste à une bonne dizaine de mètres des deux femmes. Il aperçoit au pied du panneau municipal, un homme vêtu d'une longue chemise rayée sortie de son pantalon de velours à grosses côtes. Sa veste rapiécée est accrochée à une branche. Elle suit le vacillement de l'arbre tel un drapeau dans la brise printanière. Il est adossé confortablement, ses pieds sales aux dehors de ses chaussures. Il parle tout seul, bredouille, et ricane bêtement sans raison apparente. Il tient dans sa main une badine de noisetier, et l'agite telle une baguette de chef d'orchestre. Finit-il de cuver son vin, ou, conduit-il une

symphonie d'une formation imaginaire ? La première solution est la plus plausible, pense le jeune homme. En tout cas, il en a l'air.

Au passage du petit groupe, il hurle une multitude de mots incompréhensibles pour un être humain, et termine chaque phrase par : « *Ouais !* ». Max reste face à cet homme pour le moins curieux, et l'écoute attentivement. Par mimétisme, il répète les propos énoncés par ce personnage bien étrange. Également, il finit avec ce fameux :

- Ouais...

Dès lors, l'individu incline la tête de manière à remercier le jeune homme d'être entré dans son monde un instant. Après un clin d'œil complice, il rejoint les deux femmes qui demeurent non loin de la cabine.

- Après tout, ce n'est pas si mal ici ? Pense-t-il.

Instinctivement, Max est attiré par la seule buvette qui se dresse fièrement sur cette place aux platanes charnus. Plus exactement sur l'enseigne faite de lettres d'or sur un fond rouge vif. À *ma blonde* - drôle de nom pour un tel commerce de spiritueux. Après un regard assuré, il se dirige volontairement, et décide de pénétrer dans cet établissement où une musique mélancolique tourne dans les haut-parleurs d'un vieux juke-box. Le chanteur fredonne inlassablement, *c'est ça le blues*. Il prend place auprès du juke-box, et adresse un sourire en guise de bonjour au patron du bar ainsi qu'aux trois larrons un peu éméchés. Puis, sortant de la remise, s'avance une jolie jeune femme vêtue d'un jean et d'un tee-shirt blanc. Quelques mèches blondes caressent un visage angélique. Max est étonné de trouver une

personne de cet acabit dans ce genre de lieu. Néanmoins, il est agréablement surpris.

- Bonjour, que voulez-vous boire ? Demande la jeune femme, en essuyant mécaniquement la table.

Timidement...

- Heu !

Puis, il découvre au-dessus du comptoir fait de bois et d'acier une vieille publicité concernant un panaché maison. La photographie présente un verre dégoulinant de fraîcheur et irrésistiblement attirant.

- Un panaché s'il vous plaît madame... Lance-t-il, en dévisageant maladroitement la serveuse.

- Maeva ! Dit-elle, avec un grand sourire.

- Enchanté, Max.

Max sourit à pleine dent. Il admire la jeune femme préparer le panaché en se déhanchant sur le tempo de la musique. D'un geste assuré, elle verse le mélange dans un grand verre, et ajoute deux beaux glaçons fantaisie. Elle accentue sa danse sur ce rythme endiablé. Max se laisse prendre au jeu. Il se dandine sur sa chaise langoureusement. Elle s'amuse de le voir si rieur.

- Oh baby... Chante-t-elle, derrière le vieux zinc.

Maeva le sert, et retourne au bar. Il boit d'un seul trait le verre rafraîchissant que vient de lui déposer la jolie serveuse. Il s'empresse de repasser une nouvelle commande pour bénéficier encore de cette danse nonchalante et hypnotique.

- Je peux en avoir un autre ? Demande-t-il, en tendant son verre vide.

- J'arrive !

Elle replace une mèche de cheveux derrière son oreille ou se balance une boucle en forme de plume.

Malheureusement, le patron n'encourage pas l'attitude ambiguë de la barmaid. Il l'envoie violemment dans l'arrière-boutique afin de ranger les caisses vides qui gênent le passage.

- Tu n'as pas honte, c'est un débile ! Murmure-t-il méchamment, avant de claquer la porte de la remise.

Puis, il arrache furieusement le récipient que Max tient dans sa main.

- Le même ? Demande le patron agacé.

- Oui.

Le jeune homme regarde les glaçons qui tournoient. Il est déçu d'être servi par cet odieux personnage.

De sa place, Max observe ses deux amies toujours au téléphone. Puis, au bout de quelques minutes, il ressent l'ennui s'installer. Il pousse un soupir en veillant à ne pas attirer l'attention sur lui. Précédé d'un long bâillement à en terroriser un lion sorti à peine de sa torpeur. Maintenant, le juke-box fredonne un air de boléro très sensuel. Il pose sa tête sur la table. Une mouche joue les équilibristes sur le rebord de son verre. Il regarde les clients accoudés au zinc. L'un des trois compères (*piliers de bar*), dévisage longuement le jeune homme. Sans mobile apparent, l'homme envoie le reste de sa bière au visage du garçon. Les trois partenaires rient à pleine gorge. Le jeune homme se sèche avec le revers de sa manche. Toutefois, il ne bronche pas.

- Alors le débile, tu crois pouvoir te faire la Maeva avec ta gueule ? Lance-t-il fièrement au milieu de la salle.

Certes, Max est blessé, mais il ne laisse rien paraître.

- Je te parle Frankenstein ? Lance de nouveau l'homme ivre.

Les compagnons d'ivresse accompagnent leur ami dans la méchanceté. Ils le couvrent de jurons et d'insultes. De même, et à sa façon, le patron attise en versant une nouvelle tournée aux trois compères. Histoire que l'ébriété grandissante aiguise l'agressivité.

- Regardez les gars, on dirait qu'il s'est mangé une porte dans la tronche ! Crie l'un.

- C'est ça qu'on appelle un triso ? Hurle l'autre.

- Non un monstre ! Dit le troisième, en le désignant du doigt.

Leurs rires idiots et arrogants deviennent insupportables. N'écoulant que son courage, Max se lève, et attrape fermement le dossier de sa chaise. Il la soulève pareil un glaive avant une décapitation. Il accompagne son geste d'un long cri sourd et caverneux.

- Attention Gégé, Frankenstein s'énerve ! Prévient l'un des boit-sans-soif.

Soudain, un étrange silence pèse dans la buvette. L'hilarité disparaît sur le visage des ivrognes. Le patron se ventile avec son torchon blanc. Le cœur de Max s'accélère comme jamais. Paulo passe sur le flanc gauche du jeune homme afin de le faire reculer contre le mur. Au passage, il casse une bouteille et garde le tesson tranchant dans la main. Le jeune homme se sent piégé. La peur au ventre, il sue, il vacille. Les individus sont déterminés.

Subitement, Max perçoit une voix d'une fermeté comme jamais auparavant. Même Grégoire ne pouvait égaler cette autorité.

- Paulo ! Tu me poses ce tesson où je te jure que tu le regretteras toute ta vie ! Hurlé Nancy, tel un guerrier celte lors de l'assaut.

- Ne te mêle pas de ça !

Puis, il défie la femme du regard.

- Nous sommes quatre et tu es seule !

Nancy fait quelques pas dans la salle, et se place devant son jeune ami. Droite comme un i, elle défie les ivrognes. Elle sert si fort la

canne en bois que les veines bleues de ses mains gonflent considérablement.

- Viens Paulo, j'ai toujours rêvé de te casser les reins ! Aujourd'hui, c'est l'occasion ! Dit-elle froidement.

- Calme-toi Nancy ! Rétorque le patron. On s'amuse, on ne lui fera pas de mal !

Le cafetier s'évente davantage. Il transpire à grosses gouttes.

- Tu appelles cela un jeu ! Vous êtes lamentables, des sous-merdes !

- On se calme tous ! On se calme tous ! On se calme ! Continue le patron du bar, au bord de l'asphyxie.

Il ajoute :

- Tu le connais ?

- C'est mon filleul ! Annonce-t-elle fièrement.

Nancy glisse un clin d'œil complice à son amie. Cependant, Paulo ne l'entend pas de cette manière. Il s'avance de deux bons pas avec le tesson dans la main, prêt à frapper. Nancy s'aperçoit du danger.

- Oh va-y ! Encore un pas mon gars ! Dit-elle les mâchoires serrées. Allez, fais-moi plaisir Paulo. Viens, et je te fais ravalier ton bulletin de naissance !

Il n'y a pas trente-six façons de résoudre cette situation. Nancy est déterminée à déclencher les hostilités dans ce lieu qui ne lui fait

aucunement peur. Elle en a écrasé des plus coriaces dans sa vie. Ce qui n'est pas le cas pour le patron du bar, et deux des compères. Ils craignent les colères de la femme. Leur attitude est à l'image d'une fouine prise au piège.

- Bon, je dois rentrer ! Annonce Gégé.

- Moi aussi ! Déclare l'autre, tout en pressant le pas au-dehors du lieu.

- J'ai des caisses de sauvignon à ranger dans la cave ! Ajoute-le patron, en se défilant comme une couleuvre.

Paulo se retrouve face à Nancy, seul. Il sait que l'affrontement le mènera à sa perte.

- On se retrouvera ! Assure-t-il, en projetant le fragment de verre contre le sol.

Héroïquement, Max le chasse du café. Celui-ci déguerpit aussi rapidement que ses compagnons de soûlerie.

- Tu as de la chance ! Lance fièrement Max, en réajustant son pantalon.

Marie, qui est restée depuis le début de l'altercation sur le seuil de l'établissement, rejoint son amie. Nancy se débarrasse de son bâton vengeur, et le dépose sur une table.

- Je te connaissais courageuse, mais à ce point ! Déclare Marie.

- Tu plaisantes, j'ai eu peur ! Répond-elle, en s'épongeant le visage.  
Je n'ai pas un coin de ma peau qui est sec.

Max s'avance auprès des deux femmes.

- Et toi ! Quelques minutes de plus et tu en prenais une bonne !

Le jeune homme fait preuve d'humilité. Il sait qu'elle vient de lui délivrer la vérité.

- Si elle n'avait pas été là ?

- Qui ?

- Elle !

Max regarde dans la direction que lui indique son amie. Il aperçoit Maeva.

- Oui, c'est Maeva qui est venue nous alerter de ce qui se tramait ici. Tu peux la remercier.

De nouveau, face à la jeune femme, la timidité l'envahit.

- Merci.

La serveuse est émue. Elle livre un magnifique sourire.

- Il fait chaud... Que buvais-tu avant tout ça ? Demande Nancy.

- Un panaché... Regarde comme sur la photo, là ! Dit-il, en indiquant de l'index la publicité.

- Ça m'a l'air bien !

Elle ajoute :

- Marie ?

- Oui, volontiers.

- Maeva, sers-nous quatre panachés, et viens nous rejoindre à notre table ma fille.

- OK ! Réponds la jeune serveuse.

- Avec les glaçons qui s'allument ! Ajoute le jeune homme.

Le petit groupe fête la victoire contre à la violence gratuite. Ils portent un premier toast en narguant le cafetier qui se trouve derrière la trappe de la cave. Puis, un deuxième, à la santé de tous les enfants et adultes handicapés.

- Que leur vie soit Heureuse ! Proclame Nancy, à haute voix.

Les quatre verres teintent harmonieusement. Le son mélodieux de la joie envahit la jolie place.

Après ce moment intensément belliqueux, il est temps de partir. D'un pas alerte et collégial, le trio dévore les quelques kilomètres qui les séparent de la ferme. Ils chantent, rient, et exultent leur joie de vivre. Ils portent très haut les couleurs de leur triomphe face à l'intolérance. Pour ne pas en rester là, d'autant que le soleil n'est pas à son zénith, Marie décide d'emmener le jeune homme faire une grande balade ; juste compensation après ce qu'il vient de vivre. Nancy décline l'invitation prétextant les soins de ses chèvres. Cependant, elle propose l'utilisation de son véhicule personnel. *Une Traction Avant - Citroën de 1934* flambant neuve qui sommeille dans un garage conçu spécialement pour elle.

- Ce n'est pas...? Demande Marie, tout en connaissant déjà la réponse.

- Oui, rétorque Nancy. C'est la voiture de papa. Je n'ai jamais pu m'en séparer.

Songeuse, elle passe sa main sur la carrosserie.

- D'accord, elle a subi un rajeunissement. Mais, elle est comme à l'origine, une véritable horloge Suisse.

- Ton père serait fier de toi s'il voyait sa voiture dans cet état de conservation.

Puis, elle ajoute :

- D'autant que c'était un peu sa maîtresse ? Affirme-t-elle, avec un sourire.

- C'est vrai, confirme Nancy. J'en ai vu des altercations entre papa et maman à l'égard de cette voiture. Mais je l'ai toujours aimée. On m'a proposé des sommes folles pour ce tas de ferraille. Mais non, elle reste là, avec moi.

Max fait le tour du véhicule, contemple, admire les courbes gracieuses, ainsi que le lustrage parfait d'une peinture noire métallisée. Il profite de ce miroir pour remettre en place quelques cheveux en épis de sa tignasse désordonnée. Nancy, s'exprimant toujours haut et fort, prévient le jeune homme par un court sermon.

- Tu regardes avec tes mains, et tu touches avec tes yeux !

Un instant, le doute s'empare du jeune homme.

- Comment peut-on regarder avec les mains et toucher avec ces yeux ? S'interroge-t-il, tout bas.

Il ne saisit pas le sens de la phrase.

- Je ne vais pas m'asseoir sur les yeux quand je serais sur le siège avant ? Murmure-t-il, dans un coin du garage.

Il pousse un long soupir d'incompréhension. En conséquence, et pour éviter tout conflit, il s'écarte de cet objet de tentation. Toutefois, il se promet de bien saisir le sens de cette expression, et de la placer quand l'occasion se présentera.

Après quelques rudiments et conseils élémentaires, Nancy démarre le véhicule et laisse la place à son amie.

La Traction disparaît lentement dans le paysage. Marie est bien menue au volant de cette voiture relativement imposante. Néanmoins, elle conduit d'une main de maître, malgré toutes ces années d'inactivité routière. Quelques rapports passés au bon régime, et des courbes négociées avec allégresse, Marie dévoile au jeune homme une région aux multiples facettes. D'innombrables couleurs chatoyantes caressent la terre et le ciel. La vitre ouverte, Max pose sa tête au-dehors. Le vent cajole son visage souriant, sa chevelure danse au rythme de la vitesse. Devant ses yeux émerveillés défilent prairies, villages, châteaux, forêts, et autres lieux magiques. De temps à autre, il adresse à son amie un long sourire tel un gamin béat d'admiration. Marie l'observe. Il est heureux d'être là. Elle garde pour elle ce moment, et cette lumière sur ce visage. La beauté des nuages, les oiseaux qui tourbillonnent, ainsi que l'herbe des prairies qui se courbent avec aisance à la volonté d'une brise rafraîchissante. Elle décide de l'emmener au bord de la mer, flâner dans un endroit où récifs et verdure s'harmonisent affectueusement. Elle gare la voiture à quelques encablures du lieu de prédilection. Max ne tient plus en place depuis deux kilomètres. C'est la première fois qu'il découvre cette étendue d'eau qui se perd sur l'horizon. Aussitôt, le moteur coupé, le jeune homme jaillit au-dehors, court frénétiquement, et s'arrête sur le dernier rocher qui caresse les vagues. Un lieu escarpé qui s'unit à un doux matelas de sable fin. La nature donne libre cours à sa créativité. Personne ne peut comprendre ce que Max ressent à ce moment, excepté un explorateur qui vient de découvrir un monde disparu il y a des milliers d'années.

- Que c'est beau ! Confie-t-il à son amie.

Marie reste légèrement en retrait et profite de ce paysage qui suscite tant d'émotion.

- Tu as raison Max, c'est magnifique.

Au loin, un bateau de plaisance glisse sur une mer d'huile. Une jeune femme prend un bain de soleil tandis que son compagnon hisse la grande voile. Sur le rocher voisin, deux goélands se disputent un morceau de sardine. L'un pince violemment le ventre de l'autre qui part en raillant de douleur. De temps à autre, un souffle léger venu du large atténue cette chaleur caniculaire.

Mélancolique, Marie se perd dans ses souvenirs. Les heures passées à cet endroit. Les moments d'amour, de tendresse, et de passion. L'unique homme qui lui a tout donné en ce lieu. Comme si rien n'avait changé, elle entend sa voix lui murmurer :

- Je viendrai te voir mon amour, demain, c'est promis...

En dépit du bruit des vagues qui se brisent contre les rochers, et des pleurs languissants des mouettes, Marie se réfugie dans le silence. Elle entend les oiseaux voler, admire les étoiles dans ce ciel bleu azur, et sourit à la lune qui tient tête au soleil.

- Nicolas, vivre sans toi, c'est possible, bien sûr, mais c'est tellement difficile ! Chuchote-t-elle.

- Souviens-toi de nos nuits étoilées Marie... Fredonne la brise, qui tourbillonne autour de la femme. Souviens-toi de nos voyages sans escales lorsque nous étions enlacés.

- Oui, mais vivre sans toi, c'est attendre l'âme en peine. Attendre une route que l'on ne peut plus prendre. Les jours se suivent et s'enchaînent, mais tu n'es plus là Nicolas...

- Souviens-toi de la nuit où nous avons dansé la salsa mon amour !

- Elles me manquent nos nuits étoilées, tes mots les plus tendres...

- Souviens-toi de nos rires, de nos baisers... Confie la brise.

- Je meurs de ne plus entendre ta voix mon amour... Nicolas, reste auprès de moi, ne part pas...

Dans un dernier vertige, la brise soudainement s'intensifie. Puis, elle disparaît en caressant la cime d'un massif de fleurs sauvages.

- Marie ? Tu m'entends ? Cri Max.

- Oui, désolé mon garçon, j'étais perdue dans mes pensées...

- Tu pleures Marie ?

- Non, ne t'inquiète pas. C'est le vent qui est responsable de mes larmes.

Ne voulant surtout pas s'éterniser sur ce moment, Marie propose une collation au jeune homme pour se distraire. Une glacière pleine de bonnes victuailles attend sagement dans le coffre de la traction. L'eau à la bouche, Max bondit telle une puce et rapporte le panier garni. En chemin, il détache une cuisse de poulet bien généreuse, et la dévore goulûment. Tout est pensé, organisé pour que cet événement se passe

le mieux du monde. Diverses crudités, poulets, chips, et autres délices sucrés composent le menu digne d'un pique-nique royal. Cependant, Max décèle auprès de son amie un sac fait d'un tissu imprimé aux couleurs florales. Poursuivant son festin, le jeune homme ne peut détacher son regard de cette besace truffée de secret. Une farouche envie de découvrir ce que qu'elle renferme l'envahit. À la manière d'un pickpocket, il saisit la longue anse de cuir tressé qui rampe sur le sol, et fait glisser vers lui l'objet tant convoité. Marie ne s'aperçoit de rien. Elle déguste une part de melon bien mûr.

- Que caches-tu dans ce sac ? Questionne le jeune homme, en arborant la prise de guerre.

- Tu es bien curieux !

- Tu ne veux pas me montrer ?

- Patience, après le repas, nous irons nous promener. Je te révélerai ce que contient ce sac...

- Allez ! Insiste-t-il.

- Max ! Promis, après le repas !

Les yeux plissés, l'air malicieux, il acquiesce d'un hochement de la tête. Néanmoins, Marie ne s'en tirera pas si facilement. Le jeune homme est vraiment décidé à aller jusqu'au bout de sa quête. En un mot, découvrir ce secret remarquablement gardé. Pour le moment, ils finissent leur repas à l'ombre d'un chêne centenaire.

Les deux amis décident de se promener en s'enfonçant un peu plus dans les terres. Max, malhabile, grimpe et joue les équilibristes sur les rochers qui longent le rivage. Marie emprunte le sentier fait de terre et de sable. Le jeune homme suit difficilement la progression de son amie. Au bout du chemin, à la lisière d'une clairière verdoyante se trouve une maison abandonnée. La porte et les volets sont peints d'un bleu pastel, ce qui contraste avec le crépi couleur ciment. Diverses plantes grimpantes envahissent les murs lézardés. La maison se fissure, la végétation profite et reprend ses droits. Devant cette nature généreuse de nuance et d'harmonie, Marie se pose sur le muret qui servait de maintien au portail, aujourd'hui disparu. Max campe un instant auprès de son amie. Il cueille un brin d'herbe, et comme un cow-boy des grandes prairies de l'Ouest américain, il la porte à sa bouche, telle une cigarette. Puis, déterminé à en découvrir davantage, il trace difficilement un chemin parmi ces herbes euphoriques qui progressent sans complexe. Il rallie cette habitation d'une immense beauté. Les volets sont clos, ainsi que la dominante porte d'entrée située en haut d'un escalier de six vastes marches. Il contourne la bâtisse dans l'espoir de trouver un passage, et mettre à jour un intérieur qui doit nécessairement être d'une infinie finesse. Malheureusement, aucun accès n'est disponible. La déception se lit sur le visage du jeune homme. Seuls quelques lézards pénètrent par une brèche aussi large qu'un doigt d'enfant.

- Tu as bien de la chance ! Dit-il, en jaugeant du regard l'un des petits reptiles.

Il ajoute haut et fort :

- Dommage que cette maison ne vive plus, ça devait être bien auparavant !

Marie pose sur un rondin son sac, et en sort un large carnet à dessin, un vieux cahier à spirales. Également, elle en extrait une trousse de cuir noir comportant différents crayons, fusains, pinceaux, et autres gouaches de couleurs. Sur une page vierge, d'un blanc immaculé, elle commence un croquis du paysage qui s'offre à elle.

- Ce lieu sacrifié à cette nature doit être immortalisé... Pense-t-elle.

Ses gestes sont francs et adroits. Au fur et à mesure, son dessin se forme. Le trait devient juste, net et régulier. Maintenant, la gouache se mélange au crayon, une kyrielle de couleurs couvre avec précision l'esquisse. Rien n'est oublié. Une représentation parfaite naît sous la main agile de la femme. L'œuvre est réalisée avec adresse, intelligence et bon sens.

Max demeure à ses côtés, stupéfait par ce qu'il vient de découvrir. Jamais son amie ne lui avait confié sa passion pour le dessin, et les aquarelles. Dans une atmosphère quasi-religieuse, il éprouve un vif plaisir de voir ce que Marie vient de réaliser.

- Pourquoi ? Demande-t-il, les yeux rivés sur le vieux cahier à spirales.

- Que veux-tu savoir ?

- Tu ne m'as jamais dit que tu savais dessiner !

- Oui, c'est vrai. Tu sais Max, il y a un temps pour tout. Je pense que tu n'étais pas prêt pour ça, ni pour d'autres choses...

- Pas prêt à quoi ? Rétorque le jeune homme.

- J'aimerais mon garçon que tu entendes ce que je vais te dire dès à présent.

Max écoute avec une grande attention. Une moue d'inquiétude tord ses lèvres.

- Il est important de ne pas t'arrêter au-devant des choses mon garçon, sous prétexte que tu ne sais comment faire, ou que l'on te l'interdit. Il faut franchir le pas, et aller voir derrière. C'est là le plus intéressant, et davantage enrichissant.

Puis, elle ajoute avec une infinie tendresse :

- Ne crois pas à tout ce que l'on peut te dire. Laisse ton imagination se promener au gré de tes envies et de tes désirs. Personne ne doit te dicter ta conduite, jamais ! Promet-le-moi, Max ?

- Oui ! Dit-il, d'une voix à peine audible.

- Le monde refuse de voir ce qu'il se passe, et bien souvent devant nous.

- Je ne comprends pas Marie ?

- Pardon. Je n'aurai pas dû commencer comme ça.

- Je ne comprends pas ce que tu veux me dire ! Insiste-t-il.

- Ce que tu vas voir doit rester entre nous. Regarde tout simplement et ne dit rien. Je veux juste que tu te concentres, et que tu ouvres ton cœur, car tu es comme moi...

Marie présente la page où figure l'aquarelle qu'elle vient d'achever.

- Oui, c'est très beau Marie...

- Concentre-toi s'il te plaît...

Comme une parole d'évangile, Max fixe intensément le dessin, et en oublie le monde autour de lui.

Soudain, devant le regard médusé du jeune homme, l'aquarelle prend vie. Les herbes dansent artistiquement, les abeilles récoltent le pollen des coquelicots et des pâquerettes, et les volets de la maison s'ouvrent comme par enchantement. Les lézards sortent de leurs tanières afin de se faire doré au soleil. Les oiseaux se posent sur les branches des arbres dont les feuilles frémissent. Une petite fille à la jupe plissée débarque dans le jardin en riant de tout son être.

Magiquement, ce n'est plus une chimère, mais une vision réelle. Une certitude qui s'accomplit devant lui.

Max prend peur, sursaute énergiquement, trébuche sur un morceau du muret gisant à terre, et tombe à la renverse.

- Ça veut dire quoi ? Crie-t-il.

- Calme-toi mon garçon !

- Me calmer ? Non, mais c'est quoi ça ?

- Tu ne dois pas avoir peur ! Dit-elle posément.

Max prend de la distance avec le vieux cahier, par crainte qu'un démon surgisse, et l'emporte avec lui dans les profondeurs des ténèbres.

- Je ne doute pas une seconde de ta peur, je sais ce que tu vis en ce moment.

- Non ! Non ! Non ! Répète-t-il inlassablement, tout en tournoyant sur lui-même.

- Ce n'est pas ce que tu voulais voir ?

- Marie, tu es une sorcière ! Lance-t-il, en accompagnant ses paroles d'un doigt inquisiteur.

Elle rit de voir son jeune ami dans cet état de panique. Dans l'affolement, Max rebrousse chemin. Marie lui ordonne de revenir, et d'arrêter son attitude infantile.

- Tu voulais sentir la maison vivre, et tu as goûté ce que tu désirais simplement au fond de toi Max !

Désorienté, il demeure un instant à une dizaine de mètres.

Quelle attitude adopter ?

La peur au ventre, il s'approche doucement, mais conserve toutefois une distance avec ce fichu cahier.

- C'est un cauchemar... Pense-t-il.

Ainsi, afin de se réveiller, il se pince le bras jusqu'au sang. La douleur le ramène à la raison, ce n'est pas une hallucination.

- Je ne suis pas une sorcière, tu as seulement ouvert ton cœur. Tu es comme j'ai toujours souhaité te voir. Une belle âme capable d'aller au-delà des choses, vivre et sentir ce que nul ne fait plus mon garçon.

Dans l'enthousiasme, Marie s'unit au jeune homme en lui saisissant la main.

- Fais-moi confiance, insiste-t-elle, en lui présentant de nouveau le cahier.

Tremblant, le sourire maladroit, il examine furtivement l'aquarelle. Néanmoins, rien ne se passe. Une belle esquisse de la maison et du jardin.

- Je ne vois que ton dessin Marie...

- Tu ne te concentres pas ! Ouvre ton cœur Max, ne doute pas de toi !

Ces mots prennent possession du jeune homme. Encore une fois, il contemple l'aquarelle, mais avec plus de soin et d'attention.

Aussitôt, l'inexplicable se produit à nouveau, le dessin ressuscite. Tel, un film que l'on vient de rembobiner, la scène se rejoue devant ses yeux. Face à ce spectacle pour le moins irréel, des larmes d'émotion coulent sur les joues rosées du garçon.

- Ne pleure pas, tu constates ce que tu voulais uniquement voir...

- Mais ce n'est pas possible Marie. J'entends la petite fille !

- Je sais... Je suis si heureuse. Garde-le pour toi...

Puis, Marie referme délicatement le vieux cahier. Max profite jusqu'au dernier moment.

- Non, ne ferme pas !

- C'est assez pour aujourd'hui, Max.

Elle replace le cahier dans son sac, range tout son attirail qui lui a permis de créer cette œuvre. Elle scrute le ciel tel un météorologue.

- Il faut rentrer, je crois qu'un orage arrive.

Pas un mot n'est prononcé jusqu'à leur retour chez Nancy... Rien.

En effet, l'orage éclate, un torrent de pluie se déverse sur la région. De temps en temps, quelques grêlons gros comme des noix frappent le sol.

Marie arbore un sourire de bonheur. Max, quant à lui, demeure muet. Sans réponse à ses questions. Du reste, il ne dîne pas ce soir, il préfère se coucher tôt.

Pourtant, il sait que son amie l'emmènera sur d'autres sentiers de découvertes, et de révélations.

L'orage a grondé une bonne partie de la nuit. Cependant, la lueur intense des éclairs et le vacarme assourdissant du tonnerre n'ont pas eu raison du sommeil de Max. Ce matin, une pluie intense et ininterrompue tombe depuis plusieurs heures. Le ciel bas et nuageux ne montre pas un signe d'amélioration.

Le vent fouette les grosses gouttes contre la fenêtre de la chambre lorsqu'il se réveille. Caché sous un édredon gigantesque, il s'étire, tourne, et bâille tel un chat sortant de sa léthargie. Dans ce cocon de tiédeur et de douceur, il souhaite voir le temps se figer, un instant, rien qu'un moment. Il y a longtemps qu'il ne s'était pas senti si bien. Un matin sans subir la gueule de bois de Grégoire. L'absence d'émanation de colle venant de l'atelier. Les insultes quotidiennes parce qu'il traîne un peu au lit. Max est heureux. Il perçoit une certaine activité dans la cuisine, celle de la préparation un bon petit déjeuner. Un agréable parfum de tartines grillées flotte dans toute la maison. Un sourire radieux éclaire le visage du jeune homme quand l'arôme du chocolat chaud caresse son odorat tout juste en éveil. N'écoulant que l'appel de son estomac, il jaillit hors du lit comme une antilope. Il dévale l'étroit escalier de bois dans un tintamarre d'enfer, et réalise une entrée en scène digne d'un personnage humoristique d'une pièce de boulevard.

- Bonjour ! Dit-il, en glissant sur le carrelage blanc de la cuisine.

- Quelle entrée fracassante ! Lance Nancy.

- Bonjour mon garçon, tu es de bonne humeur ! Déclame Marie.

Les trois amis prennent place autour de la table en formica recouverte d'une nappe en tissu de couleur blanche. Dans une

allégresse significative, ils déjeunent sereinement. Max attrape une belle tranche de pain grillé et la beurre généreusement.

- On ne traîne pas ce matin, car j'ai quelques achats à faire en ville ! Dit Nancy.

- Ça tombe très bien, j'ai quelque chose à faire aussi ! Confie Marie.

- Ah bon, et quoi ? Demande le jeune homme, avant de mordre dans sa tartine.

- Tu verras, c'est une surprise !

- Une surprise pour moi ?

- Oui !

- Alors zou, on se dépêche !

L'excitation est telle, qu'il absorbe son petit-déjeuner comme un ogre affamé qui aurait négligé plusieurs repas. Il file dans les escaliers avec le même entrain que précédemment, puis, il s'enferme dans la cabine de douche. Dès lors, sous une eau chaude et revigorante, il pousse la chansonnette. Cependant, ce n'est pas une voix douce et harmonieuse qui rayonne de la salle de bains. Plutôt, un récital de vieilles casseroles, un chat que l'on étrangle.

- Ce n'est pas avec ça que la pluie va s'arrêter ! Déclare Nancy, sous le rire aux éclats de son amie.

Puis, elle complète :

- Mais arrête de rire, toi ! Affirme-t-elle, en cachant maladroitement son sourire. Je te jure ! Écoute-le ! Heureusement que je n'ai pas de voisin proche !

- Oui, mise à part tes chèvres !

- En effet... Mais je suis inquiète, car s'il continue le lait va tourner ! Répond Nancy, avec beaucoup d'humour et de légèreté.

Complices, les deux femmes rient à gorge déployée.

\*

Une heure plus tard, les trois amis sont en route pour Cherbourg. La remarquable humeur perdue, l'atmosphère est détendue et l'esprit bon enfant. Les vocalises matinales du jeune homme animent de douces moqueries à l'initiative de Nancy. Tout y passe, et sans vergogne. Dès que Max tente une défense quelque peu maladroite, sa nouvelle amie repart dans une imitation volontairement désordonnée.

- Tu exagères, je ne chantais pas comme-ça !

- À peine ! Même les chèvres étaient affolées ! À tel point que le lait a tourné, du coup, tu n'auras pas de fromage !

- Marie, défends-moi !

- Désolée, mon garçon, mais si tu avais l'intention de faire carrière dans le chant, abandonne...

- Oui, oublie vite ! Lance-t-elle, humoristiquement.

Les taquineries ne blessent nullement le cœur du jeune homme. Au contraire, elles suscitent beaucoup de fous-rires, et même une auto-dérision révélatrice d'une grande quiétude.

Puis, le calme revient lentement dans la voiture, chacun reprend ses esprits. À présent, très peu de kilomètres les séparent de la ville.

- Je vous dépose à quel endroit ? Demande Nancy.

- Laisse-nous à Chantereyne...

- C'est quoi ça, Chantereyne ? Questionne le jeune homme.

- C'est le Port Chantereyne, le Port de plaisance.

- On prend le bateau ?

- Non ! Rétorque Marie. Nous n'allons pas très loin de là.

- Cela dit, si tu n'as jamais vu un nombre important de bateaux, là, tu vas être servi !

- J'ai vu une ou deux fois des péniches sur la Seine, mais c'est tout...

- Et bien regarde !

Soudain, sous les yeux écarquillés du jeune homme se dévoilent dix, vingt, trente, cinquante, cent bateaux de toutes sortes. De la simple embarcation à moteur jusqu'au catamaran de compétition

mouillent tranquillement dans cette rade historique, immense, et d'une fabuleuse architecture du XVIIIe siècle. Une féerie de couleurs parsème l'horizon lorsque les voiles hissées jusqu'en haut des mâts se gonflent d'un vent précieux venu du large. Il y a tellement de choses à voir, à découvrir, à entendre. Le cri des mouettes survolant la cime des mâts à l'affût de quelques miettes de nourriture laissées sur les pontons par certains touristes indisciplinés. Les cordes qui claquent les poteaux en acier portant les drapeaux régionaux. Le clapotis des petites vagues contre les coques en fibre de verre. Le vent qui siffle et se faufile entre les navires soigneusement amarrés. Rien n'est épargné, le jeune homme s'enivre du moment. Il consomme ce flot d'images, et s'exalte du son ambiant comme pour conjurer un passé plat et sans intérêt. Tristement, il réalise que tant d'années écoulées se sont perdues dans cet atelier de cordonnerie. Chaque jour à supporter un éternel recommencement. Que serait-il devenu si Marie n'était pas entrée dans sa vie ?

Ses yeux larmoyants restent figés sur l'horizon. Pour la première fois de sa jeune existence, il mesure toute la splendeur de cette nature qui s'offre à celui qui prend le temps de la découvrir. Il sent son cœur battre fort, à en faire raisonner ses tympanes. Enfin, il ne tourne plus en rond. Grâce à ce voyage, Max pénètre une autre vie. Celle qu'il a toujours désirée, et qu'il a chérie secrètement. D'une chrysalide d'un être enfermé émergera un papillon royal, c'est sûr... En tout cas, plus rien ne le fera revenir en arrière, c'est promis !

Nancy dépose ses amis à l'entrée d'un petit parking. Pressée, elle ne s'attarde guère. Elle gêne la circulation. Énervé, un chauffeur de camion tractant une remorque vide lance quelques jurons et actionne

furieusement son avertisseur sonore en forme de corne de brune. Avec diplomatie et sérénité, elle répond par un sourire charmeur. Elle glisse toutefois, furtivement et délicatement, un doigt d'honneur à la grande surprise du routier.

- Prends-ça !

De facto, dans un élan machiste, le chauffeur réplique par quelques appels de phares. Une attitude qui ne dérange nullement Nancy. La traction disparaît rapidement dans la circulation.

Marie et Max quittent la rade et s'enfoncent un peu plus vers le centre-ville. Ils empruntent la rue Noël, remontent tranquillement la chaussée de la Paix, avant de bifurquer vers la rue Talluau. D'un pas léger, bras dessus bras dessous, ils musardent d'une vitrine à l'autre. Ils s'arrêtent à une pâtisserie pour se délecter d'une délicieuse tarte aux fraises. Depuis un moment, le soleil semble prendre sa revanche sur le mauvais temps. Timidement, il perce les nuages de ses rayons intenses et chauffants. La température augmentant, le jeune homme se défait de sa veste et la noue autour de sa taille. Sûrement le signe d'une belle journée. Max s'interroge sur la surprise que lui cache son amie.

- Où va-t-on Marie ? Quelle est la surprise ?

- Tu es impatient, ce n'est pas possible. Nous sommes bientôt arrivés.

En effet, au bout de la rue Talluau se dessine une ruelle. Précisément, un passage très peu couru. Légèrement en pente, aux

abords fleuris, et à l'abri de quelques marronniers et saules pleureurs. Il est composé de petites maisons discrètes et bourgeoises, et d'un atelier à la façade vitrée. Un souvenir des années vingt, date de sa création et de sa superbe. Néanmoins, cela reste un lieu très apprécié des professionnels du monde entier. Il faut tout de même lever les yeux pour apercevoir l'enseigne défraîchie par le temps. En bois verni, riveté au mur, le panneau délivre les renseignements tant attendus par le jeune homme : *Luthier Paulois, père et fils. Maison fondée en 1920.*

- Un luthier ?

- Tu ne sais pas ce que c'est ?

- Si... Non... Je pense... Je ne sais plus...

- Eh bien Max, tu sais ou tu ne sais pas ? Dit-elle, malicieusement.

- Non, ça ne peut pas être ce que je pense...

- De toute façon, on le saura que lorsque l'on pénétrera à l'intérieur ?

- Oui ! Lâche-t-il, tel un enfant perdu dans ses pensées.

- Eh bien, entrons...

Lorsque Marie ouvre la porte, une clochette suspendue à un long ressort tinte clairement dans tout l'atelier, et signale l'arrivée des deux amis. Bertrand Paulois, fils aîné de la famille, se dresse à l'entrée et les reçoit avec beaucoup de courtoisies. C'est un homme sec comme

une canne, chaussé des grosses lunettes à double foyer. Il possède un large front recouvert d'une mèche interminable qui masque la totalité de son crâne. Cela étant, une particularité retient l'attention du jeune homme. Il possède un ongle très long sur l'auriculaire de chaque main.

- Quel en est le but ? Pense-t-il. Est-ce esthétique ? Utilitaire ?

Max refuse de lui poser la question. Il n'a guère confiance en ce personnage, et encore moins à sa réaction. Dès lors, il fait en sorte de ne plus regarder les mains aux ongles diaboliques.

- Madame, Monsieur...

- Bonjour, je suis Marie Blondel. Je connais votre maison depuis de nombreuses années, et votre réputation m'amène à vous. Je souhaite avoir un conseil avant de procéder à un achat.

- Bien Madame, sage décision. Suivez-moi...

Bertrand les convie à prendre place dans un petit salon feutré, à l'abri des regards et des conversations. Un concerto pour piano et violoncelle, plane agréablement dans la pièce. De longs tissus de velours côtelés habillent et décorent les murs. Ils s'installent sur une banquette en cuir haut de gamme, face à une table basse faite de bois finement sculpté et de cristal. Une jeune assistante en tailleur noir entre sur la pointe des pieds et leur propose un rafraîchissement. Marie désire un thé, tandis que Max demande un soda. Pour la première fois de sa vie, le jeune homme assiste à beaucoup d'élégance et de superflu.

Bertrand croise les jambes, et se penche légèrement en avant.

- Donc, quel est le conseil que vous recherchez Madame ?

- Je désire offrir un cadeau, et j'aimerais voir votre catalogue.

Les boissons sont servies individuellement, Max avale une longue gorgée.

- Bien évidemment, mais sur quel produit ?

- Les violons...

À ces mots, la gorgée de soda passe par le mauvais canal, et entraîne une toux puissante et expressive.

- Ça va mon garçon ?

- Voulez-vous aller aux toilettes, jeune homme ? Questionne Bertrand.

Le visage livide du luthier, trahit une peur pour son canapé, et sa moquette en laine où les bruits sont étouffés.

- Ça va Marie, ne t'inquiète pas... Répond Max, en toussotant.

Puis, il reprend ses esprits, et ajoute :

- Un violon ? Pour qui ?

Marie feint de ne pas comprendre. Volontairement, elle ignore les questions de son jeune ami.

- Présentez-moi deux ou trois modèles.
- Bien. Mais avant tout, quel est le niveau de compétence ?
- Pour tout vous dire, je ne sais pas.

Tout aussi amusé que surprit, il se gratte le crâne avec l'ongle de son auriculaire.

- Voici l'utilité de ses ongles ! Pense Max.
- Vous devez certainement connaître vos compétences Madame. Je ne doute nullement que derrière ces mains, il y a des années de pratique !
- Vous vous trompez, ce n'est pas pour moi !
- Une règle Madame, nous vendons aux personnes que nous rencontrons, mais point à ceux qui ne prennent pas le soin de venir jusqu'à nous !

Il poursuit :

- À moins que l'achat concerne le jeune homme ! Plaisante-t-il grossièrement, à la frontière de la moquerie douteuse et de l'humiliation.

Bertrand s'amuse de son humour noir, il est bien le seul.

- Un Mongol avec un violon de marque ! Murmure-t-il. J'aurais tout vu !

Il apporte, toutefois, deux pièces d'une grande beauté. Deux magnifiques violons fabriqués de plusieurs bois précieux, et présentés dans des écrins, tels des diamants prêts à être montés sur un diadème. Il détaille les instruments avec une grande précision, une minutie d'horloger. Son commentaire n'est composé que d'éloges.

- Nous sommes vraiment devant de deux belles œuvres, mais ce n'est pas le haut de gamme de la maison. Cependant, nous sommes proches de la perfection. Avoir entre les mains un instrument semblable à celui-ci, ou celui-là...

Il roule des yeux de plaisir.

- C'est comme se sentir proche du paradis.

Puis, il examine ses deux clients de la tête aux pieds.

- Cela étant, nous sommes dans une catégorie de prix, pour le moins, excessif !

Max ne tient plus. Face à lui se présente l'instrument tant désiré. Si un jour, on lui avait parlé de ce moment ! Même dans ses rêves les plus fous, il ne l'aurait pas cru. Ses mains sont moites. Fébrile, il tremble. Une irrésistible envie de toucher trahit son impatience grandissante.

- Qu'en penses-tu Max ?

Le luthier prend conscience que l'achat est bien pour le jeune homme. Aussitôt, il réalise du mauvais goût de sa blague.

- Restons sérieux un instant, Madame ! Je ne doute pas que ce jeune homme a, disons, des capacités pour le quotidien ! Mais là, nous parlons de musique, de jouer des œuvres sur un instrument d'exception !

- Vous le croyez trop idiot pour apprendre ?

- Non, je ne me permettrais pas ! Mais, comment dire... Il est handicapé ! Nos violons traversent le monde, et ils se produisent dans les endroits les plus prestigieux !

- Donc, sous prétexte qu'il est handicapé, c'est ça ? Précise-t-elle. Alors, il ne peut pas apprendre !

Le luthier est embarrassé, il bégaye.

- Nous pouvons vous proposer un modèle bas de gamme, plus dans ses compétences...

- Donc, vous continuez dans l'humiliation ?

- Pardonnez-moi !

Il temporise en se prosternant légèrement.

- Cela étant, je reste persuadé qu'un instrument moins cher serait plus judicieux... Le client est roi...

- Lequel des deux préfères-tu ?

Timidement, Max se lève. Il hésite, et extrait délicatement le premier violon de son écriin. Telle, la découverte du Graal, il est

désarçonné face à cet objet tant convoité. Il chérit ce moment, décompose chacun de ses mouvements avec allégresse. Élégamment, il porte l'instrument à son nez, et absorbe les effluves des bois précieux qui confectionnent le cœur de cette œuvre. Comme un professionnel, il pénètre l'âme de manière à ne faire qu'un. Marie est en admiration devant cet instant troublant, Bertrand n'en revient pas. Il le place sous son coup, saisit l'archet, et prend une profonde et longue respiration.

- Et si tout cela n'était qu'une invention ? Pense le jeune homme.

Un court instant, le doute noue sa gorge, à en étouffer. Il n'y a qu'une seule chose à faire...

Alors, d'un geste sûr, il frappe énergiquement les cordes. Sous leurs yeux admiratifs, une musique jaillit de l'instrument, d'une pureté, et d'une dextérité inégalable. Max rejoue le concerto, passé précédemment comme fond sonore lors de leur arrivée. Pas une note, pas un soupir, pas une pause ne sont oubliées. Comme un automate que l'on remonte, Max reproduit à l'identique. Le cœur du violon vibre de bonheur, sous les doigts habiles du jeune homme. Une intense émotion envahit le petit salon feutré, mais aussi, l'atelier où deux artisans cessent leur travail pour apprécier ce moment d'une rare beauté. Marie pleure de bonheur, tandis que le luthier applaudit de joie. Après de longues minutes de virtuosité, Max fait frémir magistralement la dernière note. Dans un soupir de satisfaction et d'épuisement, fièrement, il dépose l'instrument dans son écrin.

Puis, il revient lentement à lui, et prend conscience de ce qu'il vient de se produire.

- Je le savais ! Dit-il, en saisissant la main de son amie. Je peux jouer ce que je veux...

- C'était merveilleux mon garçon ! Oui, merveilleux...

- Jeune homme, je n'ai qu'un mot... BRAVO !

Puis, il ajoute :

- Madame, veuillez accepter toutes mes excuses.

- Ce n'est pas grave ! Répond Marie, émue.

- Depuis combien d'années pratique-t-il le violon ?

- Depuis aujourd'hui ! Rétorque instinctivement le jeune homme, en détaillant le second instrument encore dans son écriin.

- Pardon ?

- Vous ne comprenez pas le mot aujourd'hui ? Lance Max, heureux de sa plaisanterie.

Bertrand acquiesce d'un sourire de complaisance.

- Jamais, vous n'aviez joué d'un instrument ?

- Non.

- Donc nous serions en face de...

Le regard inquiet.

- De ?

- Eh bien, il doit posséder ce que l'on nomme une *oreille absolue*. Dans toute ma carrière, et Dieu sait combien j'ai vu de grands musiciens, je dirais qu'il est exceptionnel ! Mais, si je pouvais me permettre un petit test ?

- Max, es-tu d'accord ?

- Oui. Mais je prends le second violon pour l'essayer !

- Pas de problème. Donc, le test va être simple. Je passe un cd, et, et tu écoutes trois passages différents. Tu mémorises, et dès que je coupe, tu rejoues comme tu viens de le faire. D'accord ?

- Oui, répond-il, très factuellement. Inutile de me parler comme un enfant !

Le luthier cherche parmi l'un de ses nombreux disques celui qui est le plus riche en notes et variations. Il l'extrait de son boîtier de protection, et le place dans le lecteur.

- Voilà un cd parfait pour ce genre de test ! Es-tu prêt ?

- Oui.

Bertrand saisit la télécommande, et actionne le lecteur. Max ferme les yeux, et se plonge dans un état second. Le premier air est le *Concerto pour violon en ré majeur op.35 – Finale. Allegro vivacissimo de Tchaïkovski*. Le luthier laisse une minute et trente secondes d'écoute. Puis, il enchaîne avec le *Concerto pour violon et*

*hautbois en si bémol majeur de Vivaldi*, toujours sur une durée quasi-similaire. Enfin, il termine avec *l'adagio d'Albinoni*, une œuvre ô combien émouvante. Il baisse volontairement le volume. Le silence. Dans une atmosphère monacale, il propose au jeune homme de reproduire ce qu'il vient d'entendre. Un rictus sur le visage du luthier manifeste une part de scepticisme, il reste perplexe face à la difficulté de ces trois œuvres classiques.

- C'est quand tu veux Max ! Propose Bertrand, en prenant place sur le fauteuil au côté de Marie.

Instantanément, comme une réplique homogène, le jeune homme réinterprète les trois extraits précédemment écoutés. Non seulement d'une extrême justesse, mais aussi limpide et harmonieusement que ferait un musicien de renom. Une sonorité identique comparable à une partition musicale que l'on vient de photocopier. Sans aucun doute, Max possède le don de reconnaître et de reproduire un son, ou des notes de musique émanant de n'importe quel instrument. En revanche, lorsque Bertrand lui montre une série de croches et de triolets sur une portée, Max n'entend rien, semblable à de la calligraphie chinoise.

Maintenant, il est évident pour le luthier que le jeune homme détient l'oreille absolue.

- Je vous confirme bien ce don. Sachez qu'il est rare...

- Que devons-nous faire ?

- Si je devais vous conseiller, faites-le suivre par un bon professeur de musique. Lui seul pourra l'emmener encore plus loin.

Puis, il ajoute solennellement :

- Je voulais vous remercier !

- Remercier ? Mais de quoi Monsieur Paulois ?

- Car, c'est la première fois de ma carrière que je rencontre une personne avec cette faveur de la nature, c'est un don de Dieu...

Touchée par ces propos, Marie saisit avec douceur et légèreté la main du luthier en guise de remerciement.

- Max, as-tu effectués ton choix ? Demande-t-elle.

- Max, laisse-moi te conseiller... Suggère le luthier.

Bertrand quitte un instant le petit salon, extrait d'une armoire de verre un étui, et revient à grands pas. Il le pose sur la table basse, et l'ouvre tel un coffre rempli d'or. À l'intérieur, un magnifique violon blanc de haute facture. Max reste sans voix face à cet instrument de toute beauté. Marie, contrariée, réalise la valeur expansive de cette pièce.

- Je suis désolée Monsieur Paulois, mais ce n'est pas dans mes moyens !

- Pas de méprise Madame ! Effectivement, il est très cher, puisque c'est un violon extrêmement rare, et numéroté. Mais, comme je vous

disais auparavant, c'est la première fois de ma vie, et certainement la dernière, que je vois ce talent si unique. Alors, j'ai décidé que la maison Paulois vous offrait ce violon avec tout ce qui le compose. Le moment que je viens de vivre est magique, et ne quittera jamais ma mémoire. Alors ne me remerciez pas...

- Je ne sais pas quoi dire !

- Ne dites rien...

- Merci Monsieur ! Murmure le jeune homme, touché par ce geste inestimable.

Comblé, Max enlace fortement Marie.

- Allez, partez, c'est trop d'émotion pour moi ! Lance Bertrand, d'une voix chevrotante. Et, si tu deviens célèbre, parles de notre maison. Un peu de publicités ; disons que c'est le retour de manivelle !

Ils quittent ce lieu chargé de frissons, mais le jeune homme promet de revenir très vite. En tout cas, pour l'entretien du violon, c'est évident. Fièremment, il porte son étui contre sa poitrine, à l'image d'une mère et de son enfant. Dans la joie, ils retrouvent leur amie stationnée près de la halle au marché. Curieuse, Nancy essaie de découvrir ce qu'ils dissimulent maladroitement.

- Que contient cette boîte rectangulaire faite de cuir et de bois ? Pense-t-elle.

Toutefois, comme deux petits cachottiers, ils ont décidé de s'amuser de cette situation. Il ne faut rien dévoiler.

Enfin, pour le moment...

- À table ! Hurlé Nancy, au bas de l'escalier.

De belles tomates farcies frémissent dans leur jus de cuisson, et attendent bien sagement, sur la table de la cuisine. Tout est disposé, il ne manque rien, hormis la présence du jeune homme.

- Où es-tu ?

- J'arrive ! Cri Max, enfermé dans sa chambre à l'abri des regards.

À genoux sur son lit telle une posture quasi-religieuse, il détaille son violon blanc.

- C'est fait, il est à moi !

À présent, il peut jouer toutes les œuvres qui sont classées dans sa mémoire.

Puis, une idée surgit. Pourquoi ne pas composer une musique ? Travailler sur un air qui serait le fruit du travail de Monsieur Max Joubert. Pour une fois, en recueillir tous les honneurs ! Prouver au monde entier que son handicap n'a jamais brisé ses rêves. Le jeune homme se perd dans ses songes. Comme une star au firmament, il contemple son nom en haut d'une grande affiche. Il imagine sa photo à la une de tous les quotidiens. Debout sur le lit, les bras levés très haut, il salue une foule en délire qui scande son prénom.

Il reprend toutefois conscience quand Nancy tambourine comme une forcenée derrière la porte.

- Tu descends ? Où faut-il que j'enfume la pièce ?

- Oui, j'arrivee...

Nancy n'est pas un rêve, c'est une réalité ! Bougonne le jeune homme, en refermant le couvercle de son étui.

Aussitôt, il actionne le verrou et donne libre accès à sa chambre. Nancy brûle de curiosité face à cette boîte peu familière. Elle approche à pas feutrer, et tente une feinte afin de tromper la vigilance de son jeune ami. Pour autant, il n'est pas dupe. Il extirpe son étui rapidement du champ d'action de la curieuse.

- Que voulais-tu faire ?

- Je voulais juste regarder ce que tu caches ?

- Je vais te montrer !

Tel, un archéologue, il met au grand jour son trésor si précieux. Nancy découvre avec émerveillement ce magnifique instrument, couché sur un coussin de velours et de soie. L'envie étant plus forte que la raison, elle tente de le prendre en main, et de le sortir de sa boîte de protection. Max ne l'entend pas de la même manière, et il la repousse légèrement.

- Tu regardes avec les mains et tu touches avec les yeux ! Recommande-t-il fièrement, et de la même façon qu'elle l'avait dit pour sa voiture.

Nancy ne peut que sourire face à cette réaction. Elle s'incline et accepte de bonne grâce ce sermon.

- C'est un joli cadeau que Marie t'a offert !

- Oui.

- Bon, descendons, le repas nous attend. Mais ne crois pas que tu vas t'en tirer comme ça !

- Pourquoi ?

- Je compte bien que tu me joues prochainement un morceau !

- D'accord...

Max range soigneusement l'étui au pied de son lit, sous son épais édredon. La soirée se passe sous les meilleurs auspices. Comme à son habitude, rires, et douces moqueries composent ce climat de bonheur.

\*

Ils sont partis tôt ce matin, laissant Nancy seule avec ses chèvres. De toutes les façons, il est difficile de s'absenter. Elle est contrainte d'assister à une insémination d'une de ses bêtes faites par le vétérinaire, et un éleveur de la région qui apprécie son petit cheptel. Elle conseille de profiter de ces doux rayons du soleil, et de filer loin d'ici.

Nul besoin de le répéter, c'est maintenant chose faite.

Max et Marie roulent depuis un bon moment, avec une destination inconnue pour le jeune homme. Toutefois, l'unique information qu'il

a pu obtenir malgré son opiniâtreté, c'est que la mer sera présente. Mais, rien de plus n'est dévoilé. Une réponse qui ne l'avance guère.

- Le lieu doit être surprenant, pense-t-il.

Le panorama se dessine davantage, seulement, il ne ressemble guère à tout ce que Max a pu découvrir depuis son arrivée dans la région. Tous les paysages ne sont pas identiques. Ce dernier, toutefois, se caractérise par une différence troublante. Abandonnant le véhicule sur un parking non loin de là, ils pénètrent cette plage de sable fin s'étendant généreusement à perte de vue. Elle s'offre à la mer dans une danse immuablement lancinante des vagues, embrassée par un ciel fraternel et sans mesure. Ce n'est pas cette nature d'une beauté angélique qui perturbe et éveille son intérêt. Plutôt, ces énormes blocs de béton sur le haut des dunes, dénaturant cette harmonie. Ils sont exposés aux caprices du temps, détériorés, et rongés sans répit par le sel marin.

- Qu'est-ce ?

- Ce sont des bunkers de l'armée allemande construits pendant la Seconde Guerre mondiale.

- À quoi servaient-ils ?

- Eh bien, à surveiller l'horizon, et pour éviter les assauts provenant de la mer. Pourtant, cela n'a pas empêché les alliés de débarquer pour sauver la France. Sans eux, on ne serait peut-être pas là mon garçon.

- On peut s'approcher un peu plus ?

- Oui, bien sûr.

Sans attendre, Max grimpe à la vitesse d'un cabri sur le haut de la dune, contourne et découvre silencieusement le bunker. À demi enseveli sous le sable, il se soumet à une végétation sans aucune limite. Marie, n'ayant pour seul compagnon que son sac en bandoulière et un grand chapeau, le rejoint à l'entrée de cette glaçante fortification. Ils pénètrent ce lieu imposant, obstrué par quelques gravas. Ils s'approchent de l'unique ouverture au monde, celle qui donne sur la plage et la mer. L'horizon s'expose à leurs regards avec un sentiment de mal être, pareil à du voyeurisme. Le vent du large s'engouffre et tourbillonne autour d'eux en un déconcertant fond sonore, laissant l'impression d'une présence ennemie. Face à ce poste avancé, des centaines de jeunes hommes sont tombés pour la France, le *6 juin 1944*. Ces réduits fortifiés étaient équipés de mitrailleuses lourdes crachant des balles par milliers, ne laissant aucune chance. Un champ de bataille de feu et de sang. Certains sont tués sur le coup, d'autres agonisent dans d'abominables souffrances, les derniers sont mutilés à vie. Vacillante, Marie quitte rapidement ce lieu chargé de tant de barbaries. Max s'adosse un instant à l'un des murs non graffité. Puis, dans un sentiment d'étrangeté et d'incompréhension, il rejoint promptement son amie au-dehors. Marie s'assied sur le sable, et hôte ses souliers.

- Marie ?

- Oui.

- Que s'est-il passé ici ?

- L'horreur, mon garçon... Dit-elle, les mains sur sa bouche, masquant une nausée irrépressible.

- C'est-à-dire ?

- Te souviens-tu de notre expérience ?

- Le dessin de la maison ?

Elle inspire une grande bouffée d'air frais.

- Oui, c'est ça...

- Et ?

- Veux-tu vivre ce moment ?

Le visage du jeune homme se contracte, se crispe, à l'idée de renouveler cette expérimentation si déroutante. Ne sachant que faire, il attrape un morceau de bois flotté gisant sur le sol. Il tente fortement de lui imprimer un mouvement de torsion afin de le briser, en vain. Acceptant son incapacité à le rompre, il le lance violemment en direction de la mer.

- Tu ne dois pas avoir peur, Max. C'est un don que tu portes en toi, et nous avons le même. Ce don est celui de pouvoir sentir et vivre les choses passées, et avenir...

Max creuse et soulève le sable de son pied. Parfois, quelques petites pierres roulent sous les coups à répétition. Les mains plongées dans les poches, il écoute attentivement.

- Si le cœur t'en dit, je peux te raconter une histoire... Mon histoire.

À ces mots, le jeune homme pivote sur lui-même, et fait face à son amie. Droit comme un I, il dévoile maladroitement une attitude de fermeté.

- Quelle histoire ?

- Assieds-toi, devant moi.

Max fléchit les genoux, et se pose pareil à un karatéka qui effectue le salut de cérémonie. Marie se coiffe de son chapeau à larges bords, et replace sa robe qui virevolte sous le souffle léger de la brise.

- J'ai eu une enfance très heureuse jusqu'à la disparition de Papa. Heureuse, mais, tellement seule. Bien sûr, il y avait Nancy, mais on se voyait qu'une fois par an lors des grandes vacances... C'était si peu et elle me manquait tant. À part elle, je n'avais pas d'amies. C'est alors qu'il m'est apparu un soir à ma grande stupeur.

- Qui ça ?

- Un petit être. Curieusement, je n'étais pas effrayée. Allongée dans mon lit, je l'ai vu devant ma porte de chambre. Pensant que l'obscurité me jouait des tours, je pris l'initiative d'allumer ma lampe de chevet.

Un léger silence s'installe malgré le tumulte de la mer, des mouettes, et du vent.

Puis, elle ajoute :

- Il se tenait, là... Toujours devant ma porte.

Max ne réagit pas. Il reste très absorbé par le récit.

- C'était qui ? Insiste-t-il.

- Je ne sais pas... En tout cas, c'est devenu mon ami, celui qui a comblé ma solitude. Et bizarrement, je me sentais bien avec lui.

Marie capte manifestement l'attention de son jeune ami.

- Tu vas trouver cela étrange, mais tout est vrai. Je ne t'ai pas menti. Il est toujours présent à mes côtés.

- Quoi ? Dit-il, en plissant les yeux.

- Oui. Personne ne le voit, et ne l'entend. J'ai pensé qu'il était le fruit de mon imagination... Un enfant seul s'invente souvent un compagnon imaginaire. La littérature regorge d'histoire de ce genre. Mais pas cette fois Max... J'ai très vite compris qu'il était concret, qu'il me surveillait, et qu'il veillait sur moi. Partout où j'allais, il était présent. Je lui demandais des conseils, et rares sont les fois où il s'est trompé.

Marie admet que son histoire peut surprendre. Hormis les livres de science-fiction dans lesquels il s'est enivré de ce genre de récit, le jeune homme n'accepte pas cette histoire rocambolesque venant de son amie. Il hésite, le temps de se demander si tout cela est réel.

Il pose une question :

- Mais qui est-il ?

- Encore une fois, je ne sais pas... Et puis, l'envie de savoir, qui est-il ?, D'où vient-il ?, ne s'est jamais posée. Il est là comme un ange gardien, et c'est tout ce qui compte. Très vite, et avec son consentement, je l'ai surnommé mon petit *elfe*.

Max cache un bref rire, comme si tout cela était drôle.

- Elfe ?

- Tu ris, mais c'est bien ça. C'est mon petit elfe.

Un long silence. Max soupçonne une moquerie de la part de son amie. Il renifle, porte son regard sur l'horizon, et se sèche le nez avec le revers de sa manche.

- Dis-moi, c'est pour me faire marcher ! Ce n'est pas vrai ?

- Donc, tu ne me crois pas ? Demande Marie, légèrement blessée par cette réaction.

- C'est difficile quand même. Dans les films, je veux bien, mais là !

- D'accord, mon garçon.

Elle se rapproche.

- Et si je te dis que c'est lui qui me guide la main lorsque je dessine ! Lui, qui fait vivre les aquarelles ! Tu sais, celle de la maison que tu as vu prendre vie ! Lui glisse-t-elle à l'oreille.

Le sourire s'efface subitement du visage de Max, laissant place à une grimace d'inquiétude.

- Tu ne me crois toujours pas ?

Le jeune homme cafouille, puis, bredouille quelques mots sans intérêt.

- Je ne suis pas folle Max.

- C'est difficile à croire ! S'exclame-t-il.

Marie regarde autour d'elle. Elle jette un coup d'œil au-dessus de l'épaule du jeune homme, et s'assure qu'ils sont bien seuls. Un jeune couple en maillot de bain traverse la plage rapidement, et plonge dans l'eau rafraîchissante. Elle sort de son sac en bandoulière le fameux cahier à spirales, l'objet qui pose tant d'interrogations.

- Tous les dessins sont effectués par ordre chronologique. La date de réalisation est inscrite au dos de chacun.

Elle replace une mèche de cheveux.

Elle ajoute :

- Le dernier dessin fait est celui de la maison. Nous sommes d'accord ?

- Oui.

- Je vais ouvrir la page d'une aquarelle antérieure.

Max retient son souffle. Nerveux, il se sent mal à l'aise. Elle place ses deux mains sur le cahier. D'un geste sûr, elle l'ouvre, et le présente au jeune homme.

Il est pétrifié, figé, telle une statue. Cette aquarelle lui coupe un instant le souffle. Mécaniquement, il tourne la page pour y lire la date inscrite au dos. Elle a été réalisée il y a déjà dix ans.

- Comment se peut-il ? Pense-t-il.

Effrayé, il pousse son amie, et prend de la distance.

- Je ne comprends pas Marie !

- Il y a dix ans que ce dessin a été fait ! Révèle-t-elle. Oui, tu es représenté avec ton violon blanc, aux côtés de Monsieur Paulois !

- Ce n'est pas possible ! Comment fais-tu ?

- Je te l'ai dit mon garçon. C'est lui qui me guide... L'elfe. Grâce à lui, je peux voir le passé, mais aussi l'avenir.

Max reste un moment sans rien pouvoir dire. Il donne un grand coup de pied dans une bouteille en plastique, abandonnée depuis une éternité sur le sable.

Où est le vrai du faux ? Comment doit-il réagir ? Où se situe la frontière entre l'imaginaire et le réel ? Max ne sait plus.

Alors, soucieuse de l'état de son jeune ami, elle l'embrasse délicatement sur le front. Elle se pose toutefois une question. Que va-

t-il devenir si l'on s'aperçoit de tout cela ? Une chose est sûre, il ne finira pas à l'asile, où comme une bête de foire. C'est limpide, il possède ce don. Il faut juste lui laisser le temps de l'accepter.

- Max, viens regarder le dessin, s'il te plaît.

Dépassé par les événements, Max saisit instinctivement le cahier. Il se concentre sur la page où se modèle son image, et celui du luthier. De façon identique à la première fois, l'aquarelle prend vie. Même si tout cela lui fait peur, il tient bon. Il revit cette après-midi dans la lutherie, et dans les moindres détails. Il ne lâche pas, des larmes roulent sur ses joues. Chaque instant défile devant ses yeux. À bout de forces, il tombe sur les genoux, laissant ses sanglots se déverser.

- Pourquoi ?

Marie l'attrape dans ses bras, et l'enlace fortement.

- Il ne faut pas en avoir peur Max. C'est une force que peu de monde possède.

- Je n'en voulais pas moi !

- Grâce à tout cela, tu auras de l'avance sur beaucoup de choses !

- Je m'en fous de tout ça. Et puis, pourquoi je ne le vois pas ?

Elle le dévisage avec insistance.

- Qui ?

- L'elfe !

Marie plaque sa joue sur le front chaud et humide de son jeune ami. Spontanément, elle entame un léger balancement, semblable au bercement d'un nourrisson.

- Tu le verras un jour, crois-moi...

- Quand ? Demande-t-il, la voix chevrotante.

- Ce jour-là, il te fredonnera une douce musique, comme il le fait depuis ma tendre enfance. J'aime tellement cet air, il me rend heureuse... Régulièrement, quand je ne vais pas bien, je lui demande de me la fredonner. Ça sera pareil pour toi. Et seulement ce jour-là, tu le verras.

- Une musique ? Quelle musique ?

Marie marque une courte pause pour ménager son effet, puis, elle poursuit :

- Elle s'appelle *la valse des elfes*.

Max ferme les yeux, et saisit d'un léger frisson, il enfouit son visage dans ses bras.

Les deux amis restent enlacés un long moment sur cette dune adjacente au bunker, vestige de combat. La tiède brise se transforme en un vent soutenu. Il s'installe sur le sable chaud, la tête posée sur les genoux de son amie. Seuls sur cette immense plage, ils profitent de ce moment de solitude et de calme.

- Nancy est au courant ?

- Nancy ! Tu commences à la connaître... Tu sais, elle est bien trop rationnelle pour ce genre de chose.

Marie se redresse, et s'éclaircit la voix.

- Il y a très longtemps, nous avons eu un échange à propos de ce sujet, et la réponse qu'elle me donna est : « *Je ne sais pas ce que vous fumez ou buvez sur la capitale, mais en tout cas, ça ne vous réussit pas !* ». Donc, je n'ai jamais insisté. Je l'aime telle qu'elle est...

Max pivote légèrement la tête, et lui donne un petit coup de coude.

- Tu devrais dessiner mon avenir !

D'un revers de la main, elle refuse sa demande.

- Tu le découvriras tout seul...

Prise de panique, elle précipite brusquement le départ.

- Ne plaisante pas avec ces choses-là ! Annonce-t-elle sèchement.

Marie ne veut pas en dire davantage, peur de se dévoiler. Elle coupe court à cette conversation qui devient embarrassante, et invite son jeune ami à reprendre le chemin de la maison.

Elle refuse d'ouvrir une fenêtre sur le destin de Max, et du même coup, sur son propre avenir.

**Roman Disponible sur Amazon :**

[http://www.amazon.fr/valse-elfes-Denis-FERRIER-ebook/dp/B00MV2MGG6/ref=sr\\_1\\_1?s=digital-text&ie=UTF8&qid=1408617260&sr=1-1&keywords=la+valse+des+elfes](http://www.amazon.fr/valse-elfes-Denis-FERRIER-ebook/dp/B00MV2MGG6/ref=sr_1_1?s=digital-text&ie=UTF8&qid=1408617260&sr=1-1&keywords=la+valse+des+elfes)